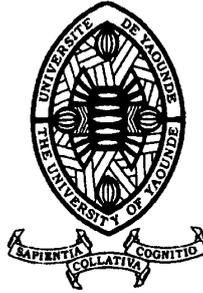


REPUBLIQUE DU CAMEROUN

Paix – Travail – Patrie

UNIVERSITE DE YAOUNDE I
ECOLE NORMALE SUPERIEURE
DEPARTEMENT DE DEPARTEMENT DE

Français



REPUBLIC OF CAMEROUN

Peace – Work – Fatherland

UNIVERSITY OF YAOUNDE I
HIGHER TEACHER TRAINING COLLEGE
DEPARTMENT OF DEPARTMENT OF FRENCH

L'IMEGE DE LA FEMME DANS "L'ENFANT DE LA REVOLTE MUETTE" DE CAMILLE NKOA ATENGA

Mémoire présenté en vue de l'obtention du Diplôme de Professeur de l'Enseignement Secondaire Général Deuxième Grade (D I P.E.S. II)

Par :

YEMELON TCHAKOUTE Kitrine Estelle
Licenci2e és Lettres Bilingues

Sous la direction
Madame Thérèse Tsafack
Chargée de Cours

Année Académique
2015-2016





AVERTISSEMENT

Ce document est le fruit d'un long travail approuvé par le jury de soutenance et mis à disposition de l'ensemble de la communauté universitaire de Yaoundé I. Il est soumis à la propriété intellectuelle de l'auteur. Ceci implique une obligation de citation et de référencement lors de l'utilisation de ce document.

D'autre part, toute contrefaçon, plagiat, reproduction illicite encourt une poursuite pénale.

Contact : biblio.centrale.uyi@gmail.com

WARNING

This document is the fruit of an intense hard work defended and accepted before a jury and made available to the entire University of Yaounde I community. All intellectual property rights are reserved to the author. This implies proper citation and referencing when using this document.

On the other hand, any unlawful act, plagiarism, unauthorized duplication will lead to Penal pursuits.

Contact: biblio.centrale.uyi@gmail.com

DÉDICACE

Toute ma famille.

Remerciements

Que ce travail soit l'expression sincère de notre profonde gratitude à l'endroit de tous ceux qui ont contribué à sa réalisation. Nous remercions particulièrement :

- notre encadreur, Madame **Thérèse TSAFACK**, chargée de cours à l'École normale supérieure de Yaoundé, pour la patience avec laquelle elle a bien voulu diriger nos premiers pas dans la recherche ;
- tous les enseignants du département de français de l'École normale supérieure de Yaoundé. Puisse ce modeste travail refléter la qualité de leurs enseignements et conseils.

RÉSUMÉ

Le thème de notre travail s'intitule : *L'image de la femme dans L'Enfant de la révolte muette* de Camille Nkoa Atenga. Ce choix est significatif car pendant nos lectures, nous avons fait la remarque selon laquelle la femme est marginalisée. Ce qui nous a conduits à la préoccupation à savoir, Quelle image de la femme Nkoa Atenga présente dans son œuvre ? À cet effet, nous avons formulé l'hypothèse générale selon laquelle l'image de la femme que présente l'auteur semble complexe. Pour cela, nous nous sommes servis de la sociocritique d'une part pour établir un rapport entre l'œuvre et le contexte social qui l'a vu naître, et de la critique thématique d'autre part, pour faire une lecture attentive et minutieuse afin de déceler les thèmes et les significations présents dans l'œuvre. A cette issue, nous sommes parvenues à la conclusion selon laquelle la femme n'est pas toujours perçue sous un angle négatif d'où, sa valorisation par l'écrivain dans l'œuvre ainsi que dans la société camerounaise.

Mots-Clés : image, marginalisation, femme, sociocritique, valorisation contexte social.

Abstract

Our work is entitled L'image de la femme dans L'Enfant de la révolte muette de Camille Nkoa Atenga. This choice is significant because during our readings, we found out that the woman is marginalized. This led us to the following concern; which image does Nkoa Atenga presents of a woman in his novel? To this effect, we formulated the general hypothesis as to which the image of a woman as presented by the author seems complex. For this reason, we made use of the sociocriticism on one side to establish a relationship between the novel and the society which saw its birth, and of the thematic criticism on the other side, to make a meticulous reading to come up with themes and meanings present in the novel. To this effect, we came to the conclusion as to which the woman is not always perceived on a negative angle where, lies her valorization by the author in the novel and in the society.

Key Words: Image, Marginalization, Woman, Sociocriticism, Valorization, social context.

INTRODUCTION GÉNÉRALE

Toute œuvre littéraire suppose un auteur et un lecteur, le premier étant celui qui écrit, le second, celui qui juge ou apprécie. Et la littérature pouvant se définir comme un ensemble d'œuvres écrites auxquelles on reconnaît une finalité esthétique, aborde tous les aspects de la vie, traite des problèmes qui, malgré leur diversité, tendent vers la méditation sur la condition humaine. Parmi ces problèmes figurent celui des relations inter personnelles. C'est ainsi que chez bon nombre d'écrivains, le problème de l'amour occupe une place de choix car s'il permet de juger la finalité des rapports entre l'homme et la femme, il permet aussi de dégager les autres aspects et plus particulièrement la place de la femme dans la société. En effet, dans la création littéraire, la femme constitue une source d'inspiration au lyrisme des poètes, ou alors fournit aux romanciers et dramaturges, des pulsions et des répulsions qui vont créer l'intrigue de leurs œuvres. Dès lors, la littérature féministe, puisque c'est d'elle dont il est question, devient une écriture de revendication, de protestation. Les féministes dans leurs écrits ont souvent présenté la femme comme un être subalterne, subordonné à l'homme. Il en est ainsi de Calixte Beyala qui, dans certaines de ses œuvres, présente un discours unique, celui de l'homme, une manière pour l'auteur de faire la lumière sur le sort de la femme dans la société africaine où celle-ci ploie sous le poids des principes traditionnels. Cette manière de présenter la femme sous un visage essentiellement négatif est-elle toujours vraie ? La femme dans la société n'a-t-elle pas d'autres atouts qu'il faille prendre en considération ? C'est pour répondre à cette question que nous avons choisi comme thème de recherche : *L'image de la femme dans L'Enfant de la révolte muette* de Camille Nkoa Atenga.

Beaucoup de travaux ont été effectués sur *L'Enfant de la révolte muette*, et pourtant aucune étude spécifique n'a encore été consacrée à l'image de la femme en ce qui concerne son implication efficiente dans l'organisation de la société. C'est aussi l'une des raisons qui justifie le choix de notre thème.

Camille Nkoa Atenga est auteur de plusieurs essais et romans. Parmi ses productions littéraires, nous pouvons citer *L'Enfant de la révolte muette* qui est son premier roman et qui raconte l'histoire d'un amour menacé par le retard à naître d'un garçon dans une famille bourgeoise habitée par la tradition. En effet, c'est l'histoire d'Angie dont le tort consiste à aimer passionnément son époux, sans pouvoir lui donner de garçon. La troisième naissance sera l'élément déclencheur des conflits car elle affectera les gardiens de la tradition. En outre, Angie est une femme harcelée par les coutumes, partagée dans une société qui ne veut pas accepter la culture occidentale. Elle finit par opter pour la tradition en se donnant d'autorité à un amant, sans demander l'avis de son époux pour sauver son ménage.

Il s'agit donc pour nous de voir si l'image de la femme africaine et plus précisément celle de la femme présentée dans l'œuvre de Nkoa Atenga est essentiellement dégradante. Avant d'entrer dans le vif du sujet, il nous convient de définir certains concepts clés de notre sujet.

Selon le dictionnaire de recueils et correspondances, l'image est définie comme la représentation d'une personne ou d'une chose. C'est une représentation dans l'esprit qui est la perception mentale de quelqu'un ou de quelque chose. (2007). C'est cet aspect définitionnel qui nous intéressera dans le cadre de notre travail.

Le dictionnaire Antidote définit la représentation comme une action qui permet de mettre en exergue une réalité extérieure. En outre, il définit la femme comme un être humain, femelle, adulte, qui se différencie généralement de l'homme par des seins renflés, des hanches larges ainsi qu'une pilosité plus faible. (2012).

Selon Fragnière, la revue de littérature consiste à prendre connaissance des travaux qui ont été réalisés sur un thème spécifique qui fait l'objet de notre étude. (Jean Pierre Fragnière, 1986). Parler donc de l'image de la femme dans *L'Enfant de la révolte muette* revient à montrer l'idée, la perception que les uns et les autres se font d'elle. En ce qui concerne le thème de la femme, plusieurs travaux relatifs à celui-ci ont été effectués et avaient pour objectif de montrer la place de la femme dans la société.

Sossie Andezian dans « Femmes et religion en islam : un couple maudit » ? (1995 ; 1) examine pour sa part la place des femmes musulmanes dans la vie religieuse algérienne et de façon plus générale dans la société algérienne. Elle montre que ces femmes progressivement, étant marginalisées, ont investi le mysticisme comme lieu d'expression de leur rapport avec le divin. S'appuyant sur un travail de terrain qu'elle a effectué dans l'ouest algérien, elle décrit et analyse l'implication de ces femmes dans l'univers, le sens qu'elles donnent à leurs pratiques religieuses et leurs effets sur leur position dans la société.

Par contre, Anne Sofie Person dans « la critique réaliste de Flaubert et Maupassant sur la situation de la femme à travers les personnages d'Emma et de Jeanne ». (2013 ; 8) peint l'image de la femme de l'époque. Selon elle, ces auteurs, tentent de faire ressortir respectivement la réalité de leur époque à travers l'image de la femme et le pessimisme dudit siècle. Anne Sofie tente de mettre en exergue l'idée selon laquelle la situation sociale de l'individu, ses relations avec la société et ses aptitudes biologiques peuvent influencer l'attitude comportementale de celui-ci : la femme par exemple.

Dans cette lignée, Mendam Ngou Laure Esther dans son mémoire intitulé « La condition de la femme dans *Ravisser de Leila Marouane* » (1999-2000 ; 22), catégorise la femme selon ses actions ou son inaction d'un côté et de l'autre, dénonce les violences faites sur la femme au Maghreb.

Mathieu Kombou, dans cette ronde, vient, avec « La lisibilité du personnage féminin dans *Tu t'appelleras Tanga* de Calixthe Beyala » (2004-2005 ; 27), révéler la femme comme celle qui a le seul rôle de reproductrice, lâche, soumise, résignée, silencieuse, incapable d'orienter sa vie ainsi que celle de ses enfants dans la bonne direction.

Dans le mémoire de Felicia Ngum Tewom intitulé « La Condition de la femme dans *L'Enfant de sable* de Tahar Ben Jelloun et *le Petit prince de Belle ville* de Calixthe Beyala » (2000-2001 ; 29), l'auteur dénonce les mauvais traitements dont est victime la femme dans la société. Elle montre une société phallocratique où le père est tout puissant et la mère réduite à la domesticité ; celle-ci est considérée comme un objet.

En ce qui concerne *L'Enfant de la révolte muette* de Camille Nkoa Atenga, elle a aussi fait l'objet de nombreux travaux :

Chantal Thérèse Akamba, dans son travail de recherche intitulé « Le personnage de la belle-mère dans les œuvres *Génitrix* de François Mauriac et *L'Enfant de la révolte muette* de Camille Nkoa Atenga » (1998-1999 ; 26), dénonce les abus qu'une femme fait subir à une autre femme.

Rose Essono Abomo fait une étude sur « Une image évolutive de la femme africaine dans *L'Enfant de la révolte muette* et *Betayen, je te hais* de Camille Nkoa Atenga » (2012-2013 ; 25), présente la vie de la femme comme une somme d'épreuves humiliantes qu'elle doit affronter en permanence. Etant harcelée par les coutumes dans une société qui ne veut pas accepter la culture occidentale, elle finit par opter pour la tradition. C'est une femme marginalisée qui subit l'oppression.

Kom Jerry Awa de même dans son mémoire intitulé « Le féminisme dans *L'Enfant de la révolte muette* » (2012-2013 ; 30), cherche à voir s'il y a harmonie entre les pratiques traditionnelles et les idéologies féministes. Il essaye de comprendre pourquoi l'homme apparaît comme centre d'intérêt à première vue dans ce roman. Il cherche aussi à connaître la place qui est accordée au féminisme dans l'univers du roman.

Bernard Mbassi, dans « La dynamique des échanges langagiers dans le roman de Camille Nkoa Atenga : La dialectique de la conjonction et de la disjonction » (2005 ; 07),

analyse l'échange langagier qui est peu exploré. Il montre comment l'échange langagier passe de l'harmonie à la crise, puis à l'harmonie. Les deux mères en arrivent à se quereller au point de mettre Jean Marie dans une situation difficile. La naissance d'une troisième fille rend la communication de plus en plus conflictuelle. Le retour à l'harmonie se réalise par des séries d'échanges qui facilitent les contacts et les confidences.

Auguste Owono Kouma dans « L'Infidélité conjugale dans *L'Enfant de la révolte muette* : Essai de relecture sémiotique » (2005 ; 38), propose une nouvelle lecture du roman qui va démontrer non seulement l'infidélité d'Angie, mais aussi celle de son époux, Jean Marie, dont on parle très peu.

Faustin Mvogo pense que dans *L'Enfant de la révolte muette*, (2005 ; 39) l'infidélité n'existe pas, il s'agit de la recherche d'un héritier. Il considère ceci comme un mutisme parce que, tout se passe comme si l'infidélité est le seul fait d'Angie. Il affirme qu'un silence complet est gardé sur l'infidélité de Jean Marie. Il pense donc que l'infidélité doit être considérée comme un thème secondaire et non comme l'un des thèmes majeurs de *L'Enfant de la révolte muette*. Il fait également un travail de recherche sur « L'initiation de Nathalie dans *L'Enfant de la révolte muette* » (2005 ; 65), Il procède par la présentation du foyer conjugal de l'héroïne de *L'Enfant de la révolte muette* menacé parce qu'elle n'a pas donné naissance à un enfant mâle. On retrouve trois schémas classiques de la démarche initiatique : d'abord l'initiation d'Angie lorsqu'elle se sépare de son mari pour aller au village. Cette initiation a lieu au village et ses parents sont considérés comme ses initiateurs ; puis, le voyage dans l'au-delà. En ce qui concerne le voyage, l'initiation d'Angie se passe dans la nuit, ce qui est une coutume chez les Bétis. Enfin, nous avons la renaissance à travers laquelle Angie traverse des épreuves qui entraînent à l'endurance et lui permettent d'entrer dans le monde des adultes.

Odette Bemmo quant à elle dans « Le contraste dans *L'Enfant de la révolte muette* de Camille Nkoa Atenga » (2005 ; 78), s'est attachée à montrer comment l'œuvre fonctionne sous fond de contraste : contraste entre les différents personnages : la belle-mère de Nathalie/la belle-mère de Jean Marie, Jean Marie/Henri ainsi que les contrastes dans les différents temps utilisés : utilisation du passé et du futur dans la narration.

Pierre-Célestin Ovono Nyolo, étudiant « La mystique du regard dans *L'Enfant de la révolte muette* de Camille Nkoa Atenga ». (2005 ; 49), met l'accent non seulement sur le regard des enfants de Nathalie mais aussi sur celui des adultes en passant par les employés et

le corps médical. Le regard de l'auteur est donc celui d'une révolte muette puisqu'il a une vision émue et révoltée face au spectacle désolant de toutes ces femmes Béti, camerounaises ou africaines qui souffrent et languissent sous le poids de la tradition.

De ce qui précède, il ressort que la plupart des travaux évoqués, lorsqu'ils concernent la représentation de la femme, présentent celle-ci sous un angle négatif. Quant à nous, en essayant d'analyser dans ses différents aspects la société que nous présente Camille Nkoa Atenga, nous chercherons à voir si une telle représentation reste valable.

Le problème de recherche est l'écart qui existe entre ce que nous savons et ce que nous voudrions savoir à propos d'un phénomène donné. (Raymond Robert, 2006). Étant la question centrale de la recherche, celui que pose notre travail est le suivant : Quelle image de la femme Nkoa Atenga présente-t-il dans son œuvre ?

Raymond Robert Tremblay définit la problématique comme l'exposé de l'ensemble des concepts, des théories, des questions, des méthodes, des hypothèses et des références qui contribuent à clarifier et à développer un problème de recherche. Dès lors, notre problématique à trois questions à savoir :

- Quel regard la société déploie-t-elle sur la femme dans *L'Enfant de la révolte muette* ?
- Quel rôle joue cette dernière dans la structuration sociale ?
- Qu'est-ce qui justifie l'intérêt de l'auteur pour la femme dans son œuvre ?

Ces questions nous introduisent dans nos hypothèses de recherche.

Une hypothèse est une proposition admise comme donnée d'un problème, comme explication provisoire qui doit être soumise au contrôle de l'expérience. Pour Raymond Robert Tremblay (2006 ; 1) l'hypothèse peut être définie comme une réponse présumée à la question posée.

Laramée (1991 ; 3) définit l'hypothèse comme une présomption, une réponse présumée à la question de recherche dont on ne sait pas encore si elle est fondée ou contestable, mais au sujet de laquelle on croit que les faits pourront établir soit la vraisemblance, soit l'incertitude. Dès lors, l'hypothèse générale de notre travail peut se décliner comme suit : l'image de la femme que présente Camille Nkoa Atenga dans *L'Enfant de la révolte muette* est complexe. De cette hypothèse générale découlent les hypothèses secondaires suivantes :

- **Hypothèse secondaire (1)** : La complexité du personnage féminin dans *L'Enfant de la révolte muette* découle de la diversité de ses facettes.

- **Hypothèse secondaire (2) :** La femme dans *L'Enfant de la révolte muette* joue un rôle important dans la structuration harmonieuse de la société.
- **Hypothèse secondaire (3) :** À travers la représentation de la femme, l'auteur dégage sa vision du monde.

La méthode étant l'ensemble des démarches que suit l'esprit pour découvrir et démontrer la vérité, pour vérifier nos hypothèses ainsi relevées, nous nous appuyons sur la critique thématique de Jean-Pierre Richard et la sociocritique de Georges Lukács.

Ainsi, la première orientation méthodologique choisie découle de la vision de notre sujet à savoir : la critique thématique en fait, il s'agit d'étudier l'image de la femme dans *L'Enfant de la révolte muette*. Toutefois, rattacher ce travail à la critique thématique ne saurait être significatif si l'on ne détermine de quelle approche il s'agit. C'est donc le lieu de préciser que dans cette analyse, nous nous situons dans la perspective de Jean – Pierre Richard.

D'après Pierre Bélisle, « La critique thématique ne se veut ni explication, ni interprétation, mais description de "paysages " littéraires, inventaire du répertoire du champ perceptif particulier à un auteur ». (Pierre Bésile ,1970 : 133). Autrement dit, la lecture du roman selon la méthode richardienne doit prendre appui sur l'analyse des faits récurrents dans l'œuvre. Il s'agit de faire une lecture attentive et minutieuse afin de déceler le thème, « foyer où rayonnent toutes les structures et toutes les significations ». (Pierre Bésile, 1970 :133).

Toutefois, il s'avère important de mentionner que la conception du mot thème en linguistique ne peut s'appliquer en littérature. En réalité, selon l'acception linguistique, le thème renvoie à :

Ce à propos de quoi est énoncé la phrase ou le discours. Ainsi, ce qui se nomme « thème » en littérature renvoie plutôt à "Une construction dont l'assemblage s'effectue à partir d'éléments discontinus du texte". En bref, l'unité plus large à laquelle se réfère le "thème" en littérature n'est pas de l'ordre de la phrase mais de celui du texte considéré comme un tout, et le texte représente plus que la somme de ces phrases. (Rimmon Kennan Shlomith, 1995 : 399).

Selon Jean-Pierre Richard,

Un thème est un principe concret d'organisation, un schéma ou un objet fixe, autour duquel aurait tendance à se constituer et à se déployer un monde... Le thème nous apparaît alors comme l'élément transitif qui nous permet de parcourir en divers sens

toute l'étendue interne de l'œuvre, ou plutôt comme l'élément charnière grâce auquel elle s'articule en un volume signifiant. (Jean-Pierre Richard, 1961 : 24-26).

Pour lui, le thème littéraire est bien une construction, une structure, une figure autour de laquelle viendraient se greffer, s'associer d'autres thèmes pour structurer l'aspect sémantique et formel de l'œuvre. Il s'agit donc bien d'une critique immanente qui donne un sens à l'œuvre, celle-ci étant la réponse à une question qui ne trouve sa formulation qu'en l'œuvre elle-même.

De ce qui précède, nous pouvons dire que le thème en littérature renvoie à une idée qui est traitée tout au long d'un texte. Ainsi, l'œuvre littéraire devient un projet dont le sens se dévoile peu à peu par une étude des diverses parties comprises par leur relation à ce projet.

La lecture d'une œuvre selon la méthode richardienne doit donc prendre appui sur l'analyse de faits récurrents de ladite œuvre. Dans ce sens, il s'agit de faire une lecture attentive afin de déceler le sens suivant la tryptique « thème, motif, paysage », que Jean-Pierre Richard définit respectivement en ces termes :

Le thème est dans le texte, tout élément qui se répète à distance, se reconnaît semblable à lui-même jusqu'à former une ligne explicativement significative. Les motifs sont les voies possibles d'une lecture à diverses entrées. Ils engendrent le développement du thème. Le paysage quant à lui, peut être décrit simplement comme l'effet provoqué par nos sens, la coloration donnée à un texte par les différents motifs du thème qui y sont traités. (Jean-Pierre Richard, 1974 : 219).

L'analyste Michel Collot apporte plus d'éléments concernant cette base du travail en critique thématique :

Le travail proprement dit de la critique thématique commence en effet à mes yeux à partir du moment où l'on définit quelles sont, parmi les virtualités sémantiques du thème, celles qui sont pertinentes pour la compréhension d'un univers imaginaire. (Jean-Pierre Richard, 1974 : 219).

Ainsi, ce qui doit attirer l'attention du lecteur sur le thème, c'est sa récurrence, qui ne doit pas se confondre avec une simple répétition. À ce niveau, la méthode suivie par la critique thématique possède une rigueur qui repose sur trois étapes fondamentales :

1. La première concerne le parcours minutieux du texte qui sera poursuivi de l'inventaire exhaustif des sèmes nucléaires ou sémantiques (possibilités de sens d'un texte, idées que l'on pense être importantes pour le texte). Et après, il est

important d'actualiser ces occurrences. Il s'agit ici de choisir plus clairement parmi ces occurrences, celles qui sont les plus pertinentes dans la construction du fait narratif.

2. La seconde se rapporte à la mise en perspective du thème. Cette articulation concerne la recherche de réseaux : ici, on cherche dans le texte, la relationnalité du thème ; comment le thème s'associe aux sous-thèmes similaires ou opposés.
3. Pour terminer, on a la troisième étape qui concerne la constitution de « l'univers imaginaire » ou le « paysage » de l'œuvre.

Etant donné que *L'Enfant de la révolte muette* met à l'ordre du jour un problème social crucial qui est celui de la femme du à la perte de ses repères identitaires, nous avons estimé qu'il serait intéressant de faire appel à la sociocritique qui nous permettra d'établir un rapport entre l'œuvre et le contexte qui l'a vu naître. De cette manière, cette méthode se constituera comme un complément de la critique thématique dans la mesure où elle vient nous apporter des éclaircissements sur les éléments du contexte social, des éléments transtextuels et transculturels qui jalonnent le texte.

En effet, la sociocritique est une approche du fait littéraire qui s'attarde sur l'univers social présent dans le texte. Elle consiste à rechercher les rapports entre l'œuvre et les faits sociaux de son temps. Alors, dans la lignée des théoriciens de la sociocritique, nous allons nous intéresser aux travaux de Georges Lukács et ceci pour la simple raison que sa théorie élaborée sur le héros nous semble la plus appropriée pour l'étude de notre corpus. Selon Lucien Goldmann, la forme du roman qu'étudie Lukács est celle que caractérise l'existence d'un héros romanesque qu'il a très heureusement défini sous le terme de « héros problématique ». (Lucien Goldmann, 1955 : 98). Pour lui, un héros de roman ne peut manquer d'être que problématique car son parcours n'est pas sans heurts. Pour cela, les analyses de Lukács permettent d'entreprendre une étude sociologique sérieuse de la forme romanesque. En fait, pour Georges Lukács, le roman reste l'histoire d'une recherche « dégradée » qu'il nomme « histoire démoniaque » car il ya en cela la recherche des valeurs authentiques dans un monde dégradé lui aussi. Alors, tout lecteur devrait être capable de repérer la présence de ce héros dans un roman.

Le travail ainsi envisagé, nous permet d'aboutir à un plan de trois chapitres :

D'abord, il sera question de montrer dans le premier chapitre de notre travail, les différentes facettes de la femme. Autrement dit, nous relèverons ici les clichés, les idées reçues et les stéréotypes dont la femme fait l'objet.

Ensuite, notre deuxième chapitre sera axé sur le rôle et la valeur de la femme dans la société de l'œuvre de *L'Enfant de la révolte muette* de Camille Nkoa Atenga. Il s'agira, à partir du fonctionnement social ou intellectuel des personnages féminins, de repositionner ces derniers, de leur attribuer une place dans la société.

Enfin, le dernier chapitre nous permettra de présenter la vision du monde de l'auteur.

CHAPITRE 1 : LES DIFFÉRENTES FACETTES DE LA FEMME

Le dictionnaire Larousse définit le mot facette comme étant « Chacun des divers aspects présentés par quelqu'un ou quelque chose ». L'image de la femme que présente Camille Nkoa Atenga dans *L'Enfant de la révolte muette* est multiforme. En effet, de nombreux écrivains se sont intéressés à la représentation sociale de la femme. Si certains se sont attardés sur l'aspect mélioratif de celle-ci d'autre part contre, s'appuyant sur des stéréotypes réducteurs, l'ont confinée dans le rôle de subalterne. Camille Nkoa Atenga est de ceux-là qui, par leurs écrits, tentent d'associer à l'image sclérosée de la femme, celle de la femme forte et émancipée.

Dans ce chapitre, il sera donc question de ressortir les différents visages sur lesquels la femme est présentée et de voir comment ces différentes représentations sont abordées dans le texte.

1.1. La femme, un être inférieur à l'homme

Des deux constituantes de l'espèce humaine, la gente féminine a de tout temps été victime d'abus incommensurables. De nombreux préjugés sociaux la placent au bas de l'échelle des valeurs, faisant d'elle un être inférieur, réduite au silence et aux tâches serviles. Une telle image de la femme trouve ses racines dans la conception traditionnelle africaine en vertu de laquelle la femme est faite pour occuper un foyer, entretenir ce dernier. Ainsi, deux devoirs fondamentaux l'attendent : nourrir son mari et assurer sa descendance par une nombreuse progéniture. À cet égard, la femme ne s'affirme comme telle que dans un foyer. Autrement dit, sa valeur ne se mesure qu'à sa capacité à tenir un ménage. C'est dans ce sens qu'en bonne observatrice, Julie A. Matthaei affirme :

Contrairement à son mari, une femme n'existait pas dans la sphère publique en tant qu'individu. Elle se définissait plutôt par rapport aux membres de sa famille comme l'épouse de son mari et la mère de ses enfants. Sa tâche consistait à répondre à leurs besoins. (Julie A. Matthaei, 1985 :8).

Cette domination de l'homme sur la femme tirerait son fondement de la Bible ; selon le livre de la Genèse : « Dieu créa d'abord l'homme, puis la femme fut tirée de sa côte ». Ceci, pour montrer la supériorité de l'homme sur la femme. (Genèse, 3 : 21-22).

De même, l'apôtre Paul en rappelant aux femmes leur infidélité fondamentale ressort cette place de la femme en ces termes : « Je veux pourtant que vous sachiez ceci : le chef

de tout l'homme c'est le christ, le chef de la femme c'est l'homme ». (La Bible ; 1corinthien11 :3).

Il poursuit : « L'homme est l'image et la gloire de Dieu, mais la femme est la gloire de l'homme, car ce n'est pas l'homme qui a été tiré de la femme, mais la femme de l'homme ». (La Bible ; 1 corinthiens 11 :7).

Favorisé par ces dispositions, l'homme a développé en lui un sentiment de supériorité, reléguant ainsi la femme au second plan. Ces préjugés sont manifestés dans *L'Enfant de la révolte muette* à travers les personnages principaux. Si au départ la relation conjugale de Jean Marie et Nathalie fonctionne sur une base harmonieuse, au nom des principes sociaux, cette relation va décliner par la suite. Quels sont les fondements de ces principes et quels sont les manifestations dans *L'Enfant de la révolte muette* ?

1.1.1 Le Patriarcat, fondement de l'infériorité féminine.

Le patriarcat se définit comme un modèle de société structuré sur la filiation paternelle, et où l'autorité parentale légale est exclusivement paternelle, la mère n'ayant aucun droit sur l'enfant selon les lois de Manou : « L'enfant appartient au père comme le propriétaire de la vache devient propriétaire du veau ». (Védas aryens ,1830 :1).

De ce qui précède, nous pouvons dire que le patriarcat est une organisation familiale caractérisée par la prédominance du père. Le concept de « patriarcat », est élaboré à la fin des années 1960 dans un contexte de forte prégnance du marxisme dans les analyses féministes. Ce concept est utilisé par le féminisme radical pour désigner ce qu'il estime être le système social d'oppression des femmes par les hommes. L'américaine, Kate Millett, est pionnière en la matière. Elle analyse le pouvoir patriarcal à travers la littérature occidentale, dans *Sexual politics*, (Kate Millet, 1969 : 30). Elle décrit la femme d'une manière sexiste, victime du patriarcat dans la littérature occidentale. En France, on peut citer Christine Delphy comme tête de proue dans les développements autour du concept. (Christine Delphy ,1998 :34). Elle offre une nouvelle voie dans la théorisation du patriarcat en le définissant comme un système d'oppression avec ses propres bases matérielles, et partant de là, en évitant l'idéalisme et le recours au biologique.

En Afrique et plus particulièrement dans la société présentée dans *L'Enfant de la révolte muette*, le patriarcat occupe une grande place et cette importance se justifie par le fait que la société doit disposer d'une base solide, c'est-à-dire d'enfants mâles, les seuls capables

d'assurer la continuité. La principale cause de l'infériorité dans le texte de Camille Nkoa Atenga est le patriarcat. Dans *L'Enfant de la révolte muette*, les manifestations sont nombreuses.

1.1.2 Les Manifestations

Si la société que nous présente Camille Nkoa Atenga dans *L'Enfant de la révolte muette* est phallocratique, il convient de noter que cette démonstration du pouvoir masculin, ne se manifeste pas seulement dans la relation conjugale, mais aussi dans la relation entre Nathalie et son père.

En dépit de l'estime que le père de Nathalie a pour sa fille, il n'hésite pas à faire prévaloir son rôle qui est celui de père de famille ; c'est ainsi qu'il lui rappelle les vertus masculines relatives à la tradition : « L'homme a traditionnellement raison dans tout conflit qui viendrait à l'opposer à la femme ». (C.Nkoa Atenga, 1986 :47). Il s'oppose à l'idée de rupture préconisée par sa fille malgré le climat de mésentente qui règne dans son foyer conjugal. Ainsi, lorsque celle-ci se révolte contre la décision de son mari, celle de faire un enfant hors du foyer, pour lui, il n'est pas question d'envisager le divorce :

Je suis formel, belle-mère ; je t'ai donnée en mariage pour le meilleur et pour le pire. Définitivement. Le meilleur, tu dois le rechercher activement, tandis que le pire tu l'abhorreras viscéralement... (C. Nkoa Atenga, 1986 :137).

Il ressort de ces propos la manifestation de la toute puissance du père en tant que chef de famille. On voit que si Nathalie a épousé Jean Marie, la décision ne lui incombait pas, mais à son père. Un autre principe traditionnel qui apparaît ici et n'est pas des moindres est que la femme ne dispose pas de droit de divorce. Son entrée dans le mariage lui ouvre une porte qui en même temps se ferme définitivement.

Au plan conjugal, l'enfant mâle tant recherché est une autre manifestation du patriarcat. Les propos de Tabi, même s'ils tiennent bien lieu de conseils bienveillants adressés à Nathalie, constituent une démonstration du patriarcat profondément ancré dans le fonctionnement social :

Ecoutez, Madame. Je suis vraiment gêné, car la formation de l'enfant Béti revient exclusivement à ses parents. Mais si vous y tenez, je dois à la vérité de vous dire qu'en ce qui vous concerne, vous, madame Ekani, la tradition vous recommanderait, soit de souhaiter que votre mari se trouve une ou plusieurs épouses pour pouvoir assurer la perpétuation de la famille, soit d'accepter sans réserve tout enfant que

monsieur Ekani pourrait faire avec une autre femme. Cela suppose au préalable de votre part que vous incitez plus ou moins votre mari à sortir du cadre conjugal actuel. (C. Nkoa Atenga, 1986 : 138)

Nathalie en prend acte, les rapporte à ses parents :

Je voulais t'annoncer simplement, ainsi qu'à maman du reste, que sur la pression de ses parents Jean Marie vient de faire part de deux décisions qu'il a prises, importantes : avoir un garçon le plus rapidement possible Avec qui ? Je l'ignore encore mais ce que je sais, c'est qu'il peut l'avoir en dehors de notre mariage. Autre décision d'importance, la seconde, c'est que cet enfant sera le quatrième et dernier enfant de sa famille ... Et toutça, papa, sans le moins du monde demander mon point de vue. (C. Nkoa Atenga, 1986 : 138).

Elle n'a donc aucun pouvoir de décision et quand bien même elle se retrouve chez ses parents au village, l'initiative ne lui revient pas, mais à Jiem, qui, faisant prévaloir sa soumission aux principes traditionnels, déclare ce qui suit : « Pour la sauvegarde de notre bonheur, il n'est pas indiqué que nous nous comportons comme si nous bravions nos parents ». (C. Nkoa Atenga, 1986 : 84).

Sous la pression de ses parents, Jean Marie doit tout faire pour mettre au monde un enfant de sexe masculin. Ainsi, pendant le séjour forcé de sa femme au village, il annonce à celle-ci sa nécessité d'avoir dans les meilleurs délais un enfant mâle pour assurer la pérennité de la lignée :

Notre unique chance, j'y reviens, c'est de chercher à donner le plus rapidement possible, et en tout cas au quatrième enfant de notre famille – la nuance ne t'échappe pas un homonyme à papa pendant qu'il est encore vivant. (C. Nkoa Atenga, 1986 :132).

On voit ici que cette perpétuation de la lignée masculine passe par le nom de l'aïeul qui ne peut pas être attribué à une fille.

L'histoire du fonctionnaire qui abandonne sa femme à la maternité après la naissance d'une cinquième fille montre à quel point la femme est reléguée au second plan dans la société présentée par Nkoa Atenga. De la narration que fait Nathalie à sa mère transparaît le dépit de cette dernière :

Devant ma mère émerveillée qui buvait mes paroles, je rapportai par le menu l'histoire de ce haut fonctionnaire dont l'épouse attendait un cinquième enfant après avoir eu quatre filles. Il la laissa à l'abandon sur la terrasse de la maternité après que

je lui eus annoncé qu'il venait d'être père d'une nouvelle fille. Sans mot pour sa femme, le monsieur s'était levé et était parti... (C. Nkoa Atenga, 1986 :98).

C'est aussi l'occasion pour cette mère d'ouvrir les yeux à sa fille sur une réalité sociale, somme toute cruelle, celle de la répudiation dans certains foyers des femmes dont l'incapacité à procréer des enfants de sexe masculin est avérée. Elle en est révoltée :

En effet, comment ne pas s'insurger contre la pensée de toutes ces femmes mises à la porte plus ou moins subitement, sans procès, parce qu'elles ont le tort, le malheur, de ne faire que des filles. (C. Nkoa Atenga, 1986 : 118).

L'autorité de Jean Marie sur sa femme se remarque au moment où celle-ci doit se rendre au village avec sa mère. Il s'oppose à la sollicitation de sa belle-mère de « Eyaldzia » ce qui signifie bercement. En fait, L'Eyal dzia est une période d'assistance post natale de la jeune maman par les siens, de préférence par sa propre mère. Elle peut se dérouler, soit au sein du foyer de la jeune maman, soit chez les parents de celle-ci ; ce dernier cas est le plus fréquent. Pendant cette période, la mère entoure sa fille de tous les soins appropriés. Parallèlement, elle l'aide à assumer son nouveau rôle de mère.

Cette manifestation du patriarcat apparaît aussi dans l'attitude de la belle-mère de Nathalie. Ainsi, une fois arrivée chez le couple, elle ne cache pas sa soif d'être grand-mère d'un petit garçon pour assurer la lignée familiale. Ce manque d'enfant mâle ressort dans sa réaction face aux prouesses de Fifi à l'école. Alors que Nathalie, un matin, s'enorgueillit, elle réagit négativement et de manière brutale : «Aurait-elle été un garçon, vu l'intelligence dont elle fait montre à cet âge, que Jean-Marie aurait été un homme comblé dans les tout prochains jours... ». (C. Nkoa Atenga, 1986 : 51). L'absence de l'enfant mâle dégénère en haine ouverte contre la belle-fille. Le ton étant donné, la famille attend désormais que le bébé à naître soit un fils et non une fille. Malheureusement, c'est le contraire qui va se reproduire et la jeune femme se retrouve en exil dans sa famille.

Ce modèle social fondé sur des principes phallogocratiques n'est pas sans conséquence. Ainsi, dans le but avoué de préserver l'équilibre conjugal, beaucoup de femmes pour éviter les représailles se voient obligées d'accepter sous le toit conjugal des enfants illégitimes qu'ils soient reconnus ou non : «Pour ne pas perdre son homme ou subir de sa part une pire représailles physique et morale, celle-ci est obligée souvent de les accepter sous le toit conjugal, qu'ils soient reconnus légalement ou non ». (C. Nkoa Atenga, 1986 : 118). Il en est ainsi de Nathalie. Si elle se trouve dans l'obligation d'accepter l'enfant que son mari doit

faire hors du foyer conjugal, elle doit aussi tout faire pour mettre au monde un enfant de sexe masculin.

De même, à cause du désir ardent d'avoir des enfants mâles, Madeleine fait comprendre à Nathalie que ces hommes font recours à la polygamie pour parvenir à leurs fins et ce, pour diverses raisons ; voilà pourquoi elle attire son attention sur la crainte des hommes : « Si tu ne crains rien, crains par contre l'homme ». (C. Nkoa Atenga, 1986 :115).

Ainsi, pour Madeleine, le repli au village est une solution idoine pour enseigner à cette dernière la manière de s'y prendre pour redresser la situation. Si de l'autre côté c'est l'argument de la tradition qui est évoqué pour justifier tout le supplice causé à sa fille, elle va également avoir recours à celle-ci pour réparer ce qui est endommagé. Précisément, elle conseille à sa fille une relation extra conjugale dans le but de mettre au monde un enfant mâle :

Ma mère m'avait entraînée jusqu'au village natal, jusqu' au foyer de la tradition. Elle avait très simplement posé le problème qu'elle voulait m'aider à résoudre. Elle l'avait disséqué en trois éléments : l'importance accordée à l'enfant mâle par et dans la société d'hier ; l'évolution des mentalités au regard de cette importance, dans et par la société aujourd'hui ; les rôles comparés de l'homme et de la femme d'hier pour la perpétuation de la tribu. (C. Nkoa Atenga, 1986 :117).

Elle décide donc de porter son dévolu sur Henri, l'un des amis de Jean Marie, père de deux filles et quatre garçons dans l'espoir d'avoir un enfant mâle ; ce qui sauverait son couple de la déchéance. Ainsi, aux prises avec les normes sociales rigides, la femme devient une victime de la souffrance.

1.2 La femme, une victime de la souffrance

La place accordée à la femme dans la société fait d'elle un être malheureux en proie à une angoisse constante. Cette angoisse est d'autant importante qu'elle a pour fondement l'incapacité à mettre au monde un enfant mâle, une situation qui la place dans le registre de la responsabilité sociale. Et pourtant, une telle implication dans le choix du sexe de l'enfant à naître transcende toute volonté individuelle. La souffrance qui couvre l'univers de *L'Enfant de la révolte muette* est beaucoup plus morale et concerne les personnages principaux féminins à savoir Nathalie, sa mère et sa belle-mère.

1.2.1 Nathalie

Dans *L'Enfant de la révolte muette*, plusieurs facteurs sont à l'origine de la souffrance des personnages. Pour Nathalie, non seulement elle subit le poids du destin, mais aussi, elle se heurte à l'hostilité de son entourage. Au manque d'un enfant de sexe mâle viendra s'ajouter la douleur liée au rejet, à la tyrannie et à la perte de l'harmonie familiale. Chez elle, tout commence par une angoisse profonde, un sentiment qui précède l'accouchement et dont les effets se font ressentir sur le personnage. C'est ainsi qu'elle vit dans la peur perpétuelle, celle de mettre encore au monde un enfant de sexe féminin. D'ailleurs, elle perçoit les prémisses de sa situation tragique dans le regard inquisiteur de sa belle-mère. Pour pallier à cette atmosphère devenue nauséabonde, elle opte pour la solitude. Son habitat, autrefois source de bonheur se transforme en véritable prison. C'est ainsi que fuyant l'espace commun, elle se réfugie de temps en temps dans sa chambre. Les propos qui suivent traduisent le désarroi du personnage :

Mon inquiétude à propos du sexe de l'enfant que je portais et qui allait naître, prit de plus en plus corps. Afin d'éviter les regards interrogateurs que ma belle-mère posait sans cesse sur mon ventre pourtant muet, et ceux chargés de pitié, et d'espoir que ma mère me lançait discrètement de temps en temps, je me refugiais continuellement dans ma chambre. (C. Nkoa Atenga, 1986 : 49 -50).

La souffrance de Nathalie s'exacerbe alors après sa troisième expérience maternelle. Tout commence à l'annonce du sexe de l'enfant par le médecin qu'elle reçoit comme un véritable coup de massue. Le choc est d'autant plus vivement ressenti par le personnage qu'elle perd connaissance ; elle raconte la suite :

Lorsque j'ouvris les yeux, mon regard tomba sur le plafond laiteux au milieu duquel un petit globe filtrait difficilement une lumière blanche trop crue. Je refermai rapidement les yeux. Je voulus me coucher sur le flanc gauche. C'est alors que je réalisai que quelque chose me clouait vigoureusement le bras droit au lit. Ce quelque chose m'arracha un cri rauque de douleur tandis que surgissaient quatre silhouettes qu'à travers mes paupières mi-closes, je n'arrivais pas à identifier.-Jiem, où es -tu ? (...).Jiem, Jiem, le bébé, l'enfant tant attendu... (C. Nkoa Atenga ,1986 :64 -65).

Si la nouvelle de cet accouchement est accueillie de manière salubre par le personnel hospitalier, elle plonge cependant le personnage dans une souffrance morale indescriptible. Le visage qui se ride de tristesse, le rejet presque inconscient de l'image féminine de cet enfant qui vient de naître constituent des manifestations palpables de ce drame intérieur :

De manière inconsciente-et probablement parce que cela constituait ma préoccupation intérieure- je butai sur le substantif de fille. Je le remplaçai de manière tout aussi inconsciente par celui, neutre et consolateur, d'enfant tout court. Je fus prise de peur tout à coup. (C. Nkoa Atenga, 1986 :67).

Une autre situation aussi traumatisante que l'expérience de l'accouchement est la peur de la rupture de l'équilibre conjugal. Ainsi, lorsque Nathalie découvre qu'elle est enceinte d'un quatrième enfant, elle se trouve au cœur d'un dilemme : « J'étais entre l'angoisse et l'espoir ; car, je ne pouvais pas avouer la vérité, ni à Henri, le père-et qui ne le savait pas- de l'enfant que je portais ; ni à mon mari à qui je n'avais même pas encore annoncé que j'attendais un enfant. Et pour cause !»(C. Nkoa Atenga, 1986 :144).

C'est aussi dans un sentiment de peur qu'elle attend le verdict de l'entretien entre Jean Marie et sa mère. Son désarroi est manifesté d'autant plus que non seulement elle redoute l'issue de cet entretien entre la mère et le fils, mais aussi, envisage les conséquences comme prémisses d'une décadence probable de son foyer :

De quoi avais-je peur ? Pourquoi avais-je des appréhensions à propos de cet entretien « franc » que Jean Marie allait avoir avec ses parents ? Je ne pouvais répondre à aucune de ces questions, je me refusais à y répondre. Jean Marie parti, je me sentis immédiatement et paradoxalement très seule entre les miens. (C. Nkoa Atenga, 1986 :92).

Elle vit donc « dans la peur de voir son mari céder sous la pression du poids des siens qu'alourdissait d'avantage encore chaque naissance de fille, dans la peur permanente de perdre son mari qu'elle n'eût pas partagé avec une autre par conviction religieuse » (C. Nkoa Atenga, 1986 :92).

Le changement d'attitude marque une dégradation de leur rapport : «Mon Dieu, comment un homme peut-il changer vis-à-vis de sa femme qu'il adorait pourtant - au fait, a-t-il cessé de m'aimer ?». (C. Nkoa Atenga, 1986 : 155), s'interroge-t-elle. La vision du passé elle-même devient douloureuse, un passé radieux, plein d'amour et où la communication entre les époux avait bonne place : « Je refusais d'envisager la vision du passé par rapport au présent que je vivais ». (C. Nkoa Atenga, 1986 :92).

Il convient de noter par ailleurs que la mainmise de la belle-mère sur son fils, sa condescendance sur sa belle-fille ne sont pas des éléments en faveur d'une vie de couple harmonieuse. Nathalie en souffre énormément. Pour la belle-mère, Jean Marie est pour Nathalie un bienfaiteur et en contre partie, elle lui doit obéissance et soumission :

Ma belle-mère me considérait avec quelques condescendance, c'était un peu comme si j'étais une parvenue qui devait tout à son fils et qui en retour, avait à se comporter en conséquence, rigoureusement. Son fils était donc pour moi le « bienfaiteur » qui aurait à tout moment la latitude de me congédier pour me « dispenser » des services de gratitude éternelle que je lui devais.

(C. Nkoa Atenga ,1986 :44).

Après la naissance de la troisième fille, cette dernière, plongée dans un profond dépit, quitte l'hôpital, abandonnant ainsi l'enfant et sa mère. Désormais, il faut une autre femme à son fils : « Ma belle-mère avait juré que le quatrième enfant de son fils " allait " et non pas "devait"absolument être un garçon, qu'il ne ferait évidemment pas avec la fille d'une sorcière envoûtant sans désespérer son mari ». (C. Nkoa Atenga, 1986 :79).

Dans la quête de cet enfant mâle, l'éloignement devient aussi un facteur de souffrance. Ainsi, la souffrance de Nathalie se traduit également dans la nostalgie qu'elle ressent, ceci dû à l'absence de son mari et de ses filles lorsqu'elle se trouve chez ses parents. Plongée dans la solitude, la jeune femme se sent meurtrie, trouve dans la musique un palliatif à sa douleur. :

A longueur de journée, à longueur de nuit, j'écoutais Iglésias. Je chantais, j'écoutais avec d'autant plus de langueur que je n'étais pas – hors quelques émissions dont la durée n'excédait pas cinq jours – habituée à vivre autrement qu'à l'ombre – que dis – je : à la chaleur constante de Jean Marie. Comble de solitude, Fifi et Nadia étaient loin de moi, elles aussi. (C. Nkoa Atenga ,1986 :91).

Lorsqu'elle se rend compte de l'engagement de sa belle-mère du côté de sa rivale, la jeune femme sombre dans l'angoisse, celle de l'attente d'un quatrième enfant. Aussi déclare t-elle: «C'est dans un climat d'angoisse entretenu avec soin par ma belle-mère, qui se moquait royalement de moi au profit haut clamé de ma rivale-que je ne connaissais toujours pas-que je me mis à compter à rebours ». (C. Nkoa Atenga ,1986 :157).

La forte pression sociale sur Jean Marie devient explicitement un obstacle à la vision positive de sa vie. En fait, en dépit du fait que le sexe pour celui-ci n'avait aucun sens, sous la pression de sa mère, il opte pour un changement d'attitude et fait désormais de cette notion de sexe sa préoccupation essentielle. Le volte-face crée chez sa partenaire une souffrance atroce. :

Je n'arrivais pas à trouver le sommeil à cause de toutes ces sombres pensées qui me chevauchaient la tête au petit trot royal. Je changeais souvent de poison – au prix de quels lents efforts physiques : - comme si notre lit, pourtant douillet à souhait, était

soudain hérissé d'épingles traîtresses et invisibles. Non pas à cause du va – et-vient somme toute normal que j'opérais d'un côté à l'autre de mon corps, mais plutôt à cause de la régularité inhabituelle avec laquelle je l'effectuais cette nuit-là. (C. Nkoa Atenga, 1986 : 57).

La naissance d'une fille plonge Jean Marie dans un état de dépression nerveuse. Ce qui crée un choc chez sa partenaire :

Vu l'état de santé de mon mari, la nouvelle accentua davantage l'angoisse qui me rongait déjà l'âme, à tel point que je tombai malade, moi aussi. Bien plus gravement que Jean Marie qui en devint plus malheureux encore. Mon état général devint si préoccupant que les médecins unanimes décidèrent qu'il était vital pour moi et le bébé de me faire accoucher sans délai. J'étais au huitième mois de ma grossesse. (C. Nkoa Atenga, 1986 :158).

En tant que responsable de la souffrance dans *L'Enfant de la révolte muette*, la mère de Jean Marie est aussi une victime.

1.2.2 La mère de Jean Marie

La relation entre Nathalie et Jean Marie subit depuis les assauts dominateurs de la belle-mère qui trouvent une explication dans sa doléance à son fils : « Mon fils, ton père va-t-il donc mourir sans que tu lui aies donné un homonyme ? (C. Nkoa Atenga, 1986 :83).Après la naissance de son troisième enfant, sa colère s'exacerbe :

Dès qu'on eut annoncé à ma mère et à ma belle-mère, qui m'attendaient dans le couloir, que je venais d'accoucher d'une fille, ma belle-mère se répandit en sanglots, malédictions, injures et prédilections de toutes sortes. Tabi m'en faisait la révélation avec délectation. (C. Nkoa Atenga ,1986 :78).

Il en est de même de la scène du « Nbgel » qu'elle déroule à l'hôpital à la déclaration de cette naissance, le « Nbgel » étant « Un sujet qu'on ne pouvait évoquer sans avoir le sentiment, et même la certitude, de dessiner le diable sur le mûr de sa propre chambre, avec la chair de poule jusqu'au bout des ongles ». (C. Nkoa Atenga, 1986 :83).

Son retour précipité au village n'est en fait qu'une conséquence de cette souffrance morale : « Surtout, elle avait tenu à rentrer au village le jour même de mon accouchement.... ». (C.Nkoa Atenga, 1986 :79).

Devant cette situation, la solution reste la recherche d'une autre femme pour son fils. Pour y parvenir, elle s'entoure de l'aide précieuse de Tabi, le chauffeur de Jean Marie. C'est

lui qui se charge de la mission essentielle d'annoncer à Nathalie l'obligation de se plier aux exigences de la tradition, demande conforme à la volonté de son mari. Le rôle de la belle-mère dans cette instigation, pour la jeune femme, n'est plus à démontrer ; aussi dira – t-elle dans un sentiment de dépit au sujet des messages : « Je connaissais déjà le premier qui avait probablement été " formulé " par ma belle-mère et sous son instigation ». (C. Nkoa Atenga, 1986 :128).

Dans *L'Enfant de la révolte muette*, la mère de Nathalie est aussi une victime de la souffrance.

1.2.3 La mère de Nathalie

La troisième personne qui subit ces tourments est la mère de Nathalie. En effet, elle vit cette situation comme une espèce de fatalité car elle semble revivre son calvaire à travers celui de sa fille. Cette souffrance commence dès la naissance de la deuxième fille dans le couple Nathalie/Jean Marie. Un sentiment d'inquiétude l'envahit, sentiment qui ne passe pas inaperçu chez sa fille qui déclare : « Depuis la naissance de Nadia, ma deuxième fille, je réalisais sans grand effort que ma mère était préoccupée ; ma belle-mère aussi du reste ». (C. Nkoa Atenga, 1986 : 44).

Même si elle semble afficher une sérénité en présence des autres membres de la famille, celle-ci se transforme en angoisse une fois seule avec sa fille : « Maman se montrait vraiment préoccupée lorsque nous étions seules, par l'avenir que me réservait ma fécondité, qu'elle tenait pour certaine. Cette préoccupation atteignit presque la côte d'alerte lorsque Nadia naquit ». (C. Nkoa Atenga, 1986 : 48).

Pour le troisième accouchement, à la veille de l'entrée de Nathalie à l'hôpital, elle se réfugie dans la prière ; aussi s'adresse – t-elle à Dieu en ces termes : « Mon Dieu, fait que mes filles soient plus heureuses que moi ». (C. Nkoa Atenga ,1986 : 42).Et pourtant, le résultat ne sera pas celui escompté.

À l'annonce du sexe de l'enfant, elle se sent complètement abattue, abasourdie ; le passage qui suit ressort la dimension de cette souffrance :

Maman, qui n'en pouvait sans doute plus de se contenir, éclata en sanglots mal étouffés. Que t'ai-je donc fait, mon Dieu ? Que t'ai- je fais pour que je voie, même à travers ma descendance, l'objet constant de tant d'humiliation de tout le monde ?... (C.Nkoa Atenga ,1986 : 70).

S'ensuit ce dialogue entre la mère et la fille, des propos qui traduisent l'ampleur de leur désarroi :

Mema, tu t'es levée ? Me demanda-t-elle, un fin, un très discret sourire aux lèvres, alors qu'elle refermait la porte.- Oui, maman. J'espère que de ton côté tu as pu trouver le sommeil. Est-ce que ta mère dort seulement, Mema ? Depuis plus de trois ans déjà, je n'arrive pas à fermer les yeux pendant plus de quatre heures d'affilée ».
(C. Nkoa Atenga, 1986 :77).

À cet instant, elle prend conscience du péril qui hante la situation conjugale de sa fille. Il s'agit d'une sorte de fatalité qui semble s'apésantir sur elle et sa descendance car :

_Ayant donc vécu cette vie- là, c'est – à-dire continuellement dans la peur de voir son mari céder sous la pression du poids des siens qu'alourdissait davantage encore chaque naissance de fille, dans la peur permanente de perdre son mari qu'elle n'eût pas accepté de partager avec une autre par conviction religieuse. (C. Nkoa Atenga, 1986 : 42-43).

La souffrance dont est victime la femme dans l'œuvre de Nkoa Atenga à de nombreuses conséquences.

1.2.4 Les conséquences de la souffrance.

La souffrance telle que décrite dans l'œuvre de Nkoa Atenga aboutit à la révolte. Nathalie a du mal à accepter les écarts de son mari qu'elle assimile à une trahison. Aussi crie-t-elle tout haut sa colère :

Je ne pouvais pas m'empêcher de crier. De hurler haut et fort mon désespoir brutal devant ce que je n'hésitais pas un instant à qualifier de trahison. Cette trahison était d'autant plus poignante qu'elle me venait de celui qui je savais pouvoir compter jusqu'à mon dernier souffle. Non, Jiem, ta défaite ne sera pas la mienne. (C. Nkoa Atenga, 1986 :133).

Comme conséquence à la souffrance, nous pouvons aussi noter le climat houleux qui déclenche entre les deux belles-mères.

Par ailleurs, la souffrance ici conduit à l'immoralité, l'instabilité conjugale, le recours à l'adultère venant briser cette fibre sacrée qu'est le mariage :

Jean Marie avait changé. Lui qui, d'ordinaire, ne savait pas mentir, s'évertuait, en « vomissant » des rideaux de fumée, avec quelle grosse maladresse à sauver les

apparences d'un ménage sain, par orgueil autant que par conviction. Il avait le souci de sauvegarder les heureuses perspectives de son arrière dans la tourmente orageuse qui lézardait dangereusement notre édifice conjugal. Jean Marie ne savait pas mentir. C'est pour quoi ses mensonges paraissaient aisément comme tissés de fil noir sur une fine étoffe blanche. Et comme je le connaissais bien... (C. NkoaAtenga, 1986 :155)

C'est sous un sage que la mère de Nathalie dévoile à sa fille cette page secrète pour le raccommodage des unions en péril. Si cette idée ne cadre pas avec la conception du mariage selon Nathalie, pour elle, elle a l'avantage de sortir celle-ci de sa détresse, de lui imprégner quelques marques de considération : «Qu'importe, Mema, pourvu que Dieu te donne ce garçon que nous ne cessons de lui demander ». (C. Nkoa Atenga, 1986 : 157).

L'adultère sur cet angle devient une nécessité :

J'étais entre l'angoisse et l'espoir. L'espoir, c'était d'avoir enfin ce garçon que mon mari et tous les miens souhaitaient tant .Ce garçon me libérerait pour toujours de la hantise permanente de devoir élever l'enfant d'une autre. (C.Nkoa Atenga, 1986 :143).

Aussi, la mère de Nathalie s'applique à enseigner à sa fille les méthodes traditionnelles ainsi que l'importance que la société traditionnelle accorde à l'enfant mâle. Son séjour dans sa famille n'est qu'une manifestation de cette situation qu'elle vit comme une véritable tragédie. Pour elle, il s'agit d'amener sa fille à entreprendre une relation extra conjugale dans l'espoir de mettre au monde un enfant mâle :

Pour bien comprendre ce qu'est la perpétuation de la famille dans nos sociétés ancestrales et, donc, la valeur que l'on accordait à l'enfant mâle, il faut partir d'un fait d'un événement. Tous deux relèvent de l'histoire : l'organisation sociale chez nous et l'ère des travaux forcés.

(C. Nkoa Atenga ,1986 :112).

La mère de Jean Marie vit dans l'angoisse, celle de l'attente d'un enfant mâle dans le foyer de son fils. Conformément à l'organisation traditionnelle, c'est à cet enfant que revient la perpétuation de la lignée familiale. La naissance d'une troisième fille est donc vécue par cette dernière comme une déchéance sur le plan familial ; cette naissance rend la communication de plus en plus conflictuelle. La haine à l'égard de Nathalie s'exacerbe car c'est à elle, selon ses détracteurs, que revient la responsabilité de cette situation. Pour la première fois, l'intimité du couple est mise à l'épreuve. Pour pallier à ce manque devenu

criard, la belle-mère décide de mettre sa belle-fille à l'écart. La solution passe par la recherche d'une autre épouse à son fils celle qui pourra lui procurer un garçon :

Ma mère, en effet m'apprit que ma belle-mère, qui venait régulièrement à Yaoundé mais sans pousser jusqu'à la maison, propageait partout, avec une fierté non déguisée, que son fils allait enfin avoir un héritier parce qu'il lui fallait. A en croire ses sous-entendus, cette femme était enceinte depuis près de trois mois... . (C. Nkoa Atenga ,1986 :156).

La souffrance morale vécue par cette belle- mère dégénère en conflit ouvert qui ressort dans sa réaction négative face aux prouesses de sa fille : « J'étais en train d'apprécier le progrès que réalisait ma fille tout en l'encourageant à en produire davantage, lorsque ma belle-mère fit une sortie que maman releva sur le champ ». (C. Nkoa Atenga, 1986 :51). En effet, pour elle, quel que soit le développement intellectuel d'une fille, elle n'a pas de place dans la société car incapable d'assurer la pérennité de l'espèce et plus précisément de la famille.

Il ressort de ce qui précède que la souffrance telle que présentée ici, détruit non seulement le personnage, mais aussi crée en celui-ci une espèce de rejet entretenu par son incapacité à soutenir la présence d'une rivale. La femme dans *L'Enfant de la révolte muette* est aussi un être autoritaire.

1.3 La femme autoritaire : La belle-mère

Nkoa Atenga ne se contente pas de mettre uniquement en exergue les faiblesses féminines. Il s'attarde aussi sur une autre caractéristique de celle-ci, généralement propre au sexe masculin, à savoir l'autorité. Si cet aspect n'est pas très développé, il convient cependant de relever qu'il existe et apparaît sous l'image de la belle-mère, qui est la mère de Jean Marie. L'emprise de cette femme sur la vie de son fils n'est pas des moindres. Si elle interfère dans son ménage, il en est de même de l'éducation morale et sociale de ce dernier. C'est elle qui, en effet, gouverne par personne interposée.

1.3.1 L'influence sur Jean-Marie

En mettant Nathalie au banc des accusés, elle décide en même temps de la recherche d'une autre femme pour son fils. Même si au début conformément à l'évolution des mentalités Jean Marie semble émettre des réserves sur certaines positions de sa mère, par la suite, il va faiblir. A titre de rappel, au début, Jean Marie n'accorde aucune importance au

sexe de l'enfant. Un enfant qu'il soit un garçon ou une fille, est un enfant. Nathalie semble le reconnaître dans le passage qui suit :

Jean Marie se contentait le plus souvent d'écouter et d'exécuter ce qui pouvait l'être. C'est dire qu'il acceptait toutes les demandes de secours matériels que ma belle-mère ne croyait pas devoir formuler en ma présence. Pour le reste, il s'en tenait aux haussements d'épaules qu'il accompagnait parfois de remarques du genre : « Maman, ces temps sont désormais révolus » ou alors : « faisons confiance à Dieu, maman, il sait bien ce qu'il fait. (C. Nkoa Atenga, 1986 :48).

Elle interfère non seulement sur le sexe de l'enfant à naître, mais aussi sur le nombre d'enfants à avoir par le couple, sur l'éducation de ceux-ci :

Ma belle-mère abordait le sujet fort délicat de la vie de notre ménage dans un édifiant et nostalgique melting – pot qui embrassait aussi bien l'éducateur des enfants que le nombre et le sexe de ceux – ci, sans oublier la conduite des époux au sein du ménage, voire de la société... C'est ainsi qu'après la naissance de Nadia ma belle-mère exprima ses inquiétudes à son fils sur le point de me voir « suivre le pas » de ma mère. (C. NkoaAtenga ,1986 :45).

En dépit de sa tendresse et son affection pour son épouse et leurs filles, il doit se résoudre à répondre favorablement aux attentes de sa mère. C'est ce qui apparaît dans cet extrait : « Ainsi donc, sans aller jusqu'à l'extrémité d'un second mariage, tu sous-entends que pour ne pas braver tes parents comme tu le dis, tu oserais, selon le souhait ou l'ordre de ta mère, faire et reconnaître un garçon parce que tu n'en as pas avec toi ». (C. NkoaAtenga, 1986 :84 - 85). Par la suite, il se force de convaincre son épouse à se plier à la demande des parents afin d'éviter les ennuis à leur couple.

Son attitude face à Nathalie au lendemain de la troisième naissance trouve dans ces détails ses fondements. Jean Marie se laisse entraîner dans une relation extra conjugale conformément au vœu de sa mère. C'est ce qui ressort dans les lignes qui suivent : « Le comportement de sa mère ? Il le comprenait et l'excusait même à la limite, même s'il ne partageait pas totalement son point de vue sur bien des aspects du mariage». (C. Nkoa Atenga, 1986 :84).

De même, en ce qui est du départ de Nathalie pour le village, c'est à elle que revient le pouvoir de décision : « J'ai exceptionnellement accédé à sa demande de te laisser partir avec elle au village pour deux semaines » dit Jean Marie à sa femme (C. Nkoa Atenga, 1986 :84).

Si la belle-mère détient un pouvoir de domination sur son fils, il n'en est pas moins sur Nathalie.

1.3.2 L'influence sur Nathalie

La relation entre Nathalie et sa belle-mère laisse transparaître des indices de conflits. En effet, la présence de la belle-mère semble mettre la belle -fille mal à l'aise :

J'arrachais toujours un sourire de reconnaissance à ma belle-mère en prétextant quelque occupation urgente dans ma chambre, ou la fatigue tout court, pour demander la liberté – jamais refusée – de me retirer après avoir débarrassé la table et mis de l'ordre là où il s'imposait .(C. Nkoa Atenga ,1986 :47 - 48).

Elle veut avoir de l'emprise sur Nathalie :

Entre ma belle-mère et moi, les choses ne se déroulaient pas avec autant de clarté. Faisant parfois à haute voix - en mon absence toutefois - le raisonnement identique à celui qui guidait la conduite de ma mère vis-à-vis de Jean Marie. (C. Nkoa Atenga ,1986 :43 - 44).

Cette emprise de la belle-mère sur sa belle-fille amène parfois celle-ci au bord de la dépression, situation qui finit la plupart du temps par les larmes. Aussi, après avoir subi la violence de ses propos alors qu'elle se félicite des prouesses de sa fille à l'école, Nathalie éclate en sanglots et s'isole dans sa chambre. Devant l'ampleur de sa douleur, le reconfort moral de Jean Marie reste sans succès : « Jean Marie renonça à me faire arrêter de pleurer après quelques tentatives tendres. Puis il sortit, sans nul doute pour, par sa présence plus que par les mots, aller prévenir l'irréparable entre ma mère et la sienne ». (C. Nkoa Atenga, 1986 :52).

1.3.3 L'influence sur la mère de Nathalie

La querelle qui éclate entre les deux belles- mères est une illustration de l'atmosphère conflictuelle qui règne entre les deux. Si elle a pour origine la naissance des trois filles de Nathalie, elle s'explique beaucoup plus par la volonté de domination de l'une sur l'autre. En fait, la position des deux quant à la situation sociale du couple Nathalie/ Jean Marie n'est pas identique. Pour la mère de Jean Marie radicalement acquise aux principes traditionnels, seule compte pour un homme sa capacité à laisser derrière lui une descendance par le biais des enfants mâles, point de vue que ne partage qu'à demi-Madeleine, la mère de Nathalie.

En effet, sa fille est intelligente, instruite, a une bonne position matérielle et elle en est fière. Dans le ton à travers lequel la mère de Jean Marie s'adresse à cette dernière se repère des signes de domination et de mépris, de violence tout de même : « Moi je ne me suis pas adressée à toi. Quand bien même je l'aurais fait, dis-moi quel profit vous tirez de l'intelligence et des diplômes de votre fille ? ». (C. Nkoa Atenga, 1986 : 51). Il ressort de ceci une autre stratégie de domination pour le personnage, le dénigrement. Elle place ainsi les valeurs familiales au-dessus des valeurs morales. Cette tentative d'humiliation de la belle – fille affecte négativement sa mère qui fond en imprécations : « Avant de fermer la porte, j'avais pu enregistrer distinctement la voix tremblante de maman implorer : O Dieu, qui est au ciel ». (C. Nkoa Atenga, 1986 :51-52).

Au demeurant, nous pouvons dire que ce chapitre présente la femme dans tous les aspects mis en valeur par l'œuvre de Nkoa Atenga. De la femme comme être inférieur, en passant par la femme victime de la souffrance à la femme autoritaire, le volet s'est efforcé de restituer les visages que cet auteur peint dans son ouvrage. Ce parcours a permis de constater cette réalité selon laquelle les situations de vie sont à la manœuvre de nos choix et décisions de vie. D'une position de victime, on peut partir pour devenir un sujet en agissant. Surtout lorsque l'enjeu implique ce à quoi on tient avec beaucoup de fermeté. Ici, au nom de la tradition, Nathalie, sa mère et la ménagère dans la sympathie totale de sa cause, traversent un moment de rudes épreuves. L'enfant mâle, le trophée d'un enfantement réussi dans la tradition, serait la pomme de tous les malheurs subis. Se refusant de voir son foyer s'effriter, elle s'engage dans une entreprise douteuse dont le résultat final va lui permettre de ramener la paix dans son ménage. Ce parcours éclaire sur le passage progressif de la position d'être inférieur à cette femme dotée de nombreuses potentialités.

Chapitre 2 : LE RÔLE DE LA FEMME

L'œuvre de Camille Nkoa Atenga renseigne entre autres sur la fonction de la femme dans la société africaine moderne, en proie au conflit générationnel. L'intrigue de cette production littéraire mettant aux prises principalement certaines machinations à l'endroit du personnage féminin permet de découvrir la femme dans ses différents rôles. Dans une interview accordée à Bernard Mbassi, Camille Nkoa Atenga fait remarquer que :

La femme, nul ne devrait en douter, est un puissant vecteur à la fois de ferveur, de rêve, d'impénétrable et de flou. Non seulement du côté des Ecritures Bibliques grâce auxquelles, ceux qui s'y sont penchés avec intérêt, savent ce que vous et moi-même en savons ; notamment de la genèse de sa création et de la tentation à laquelle elle fut soumise par *LE MAUVAIS*. (Mbassi Bernard, 2005 :256).

Il s'agit donc pour lui d'une personnalité complexe.

En ce qui concerne la gestion du foyer et au-delà, de la famille, la femme est le pilier. Ce qui revient à dire qu'elle a une place dans la société. Si elle a le pouvoir de donner la vie, c'est à elle que revient particulièrement l'éducation des enfants. Cette place de génitrice lui confère non seulement une considération personnelle, mais aussi un prestige de la part du mari dans l'œuvre de Camille Nkoa Atenga.

Dans ce chapitre, il sera question d'examiner les différents rôles des personnages féminins tels qu'ils ressortent dans notre corpus.

2.1 La génitrice

Parler de la femme en tant que génitrice revient à l'étudier dans son rôle de mère, autrement dit en tant que celle à qui revient la charge de la perpétuation de l'espèce. C'est elle qui porte en son sein le fruit de sa conception et ceci jusqu'à la naissance. De cette relation naît un lien affectif très fort. En Afrique, la femme se valorise presque exclusivement par sa fonction maternelle. On exalte l'enfantement, magnifie l'attachement de la mère à son enfant. En fait, la maternité, si elle se caractérise par l'expression des sentiments d'affection d'une mère pour un enfant, valorise à cet effet la femme, l'ennoblit aux yeux de son époux et de la société. Elle n'est prise en considération que lorsqu'elle a procréé, et qu'elle veille avec attention sur sa progéniture. Si la femme se valorise par son rôle de mère, si sa relation avec

son enfant est solide et indestructible, ce rôle ne pourra être perçu comme complet que si elle s'engage à bien mener sa tâche éducative.

Pour Joseph Dong Aroga (2005 :227-228), la femme est pour l'homme inséparable de la maternité. Les canons de la féminité bête sont en même temps les marques de la fécondité et de la beauté féminine. La femme vue par elle-même est idéalisée. Sa valeur déborde de loin la maternité. Si elle est donneuse de vie, elle en est aussi la protectrice comme elle l'est des valeurs ancestrales. D'elle seule dépend la survie de l'humanité. Ici, ce rôle de mère revient à trois personnages à savoir Nathalie, Madeleine, sa mère et la mère de Jean Marie.

Dans l'œuvre, l'auteur ne dit rien à propos de la venue au monde des enfants de la mère de Jean Marie ainsi que ceux de la mère de Nathalie. Sur ce plan, l'attention est beaucoup focalisée sur Nathalie. Ainsi, la mère de Jean Marie, mère d'un fils unique se tourne toujours vers sa belle-fille dont elle attend la venue au monde d'un enfant mâle. Ce recours perpétuel vers la femme pour l'atteinte de l'objet de sa quête vient renforcer le rôle de génitrice attribué à celle-ci. C'est cette soif de procréation qui amène la mère de Jean Marie vers une relation extraconjugale. De cette relation ancillaire va naître une fille, déclare la jeune femme : «Ma rivale, qui avait été envoyée chez mes beaux-parents, dans le propre village de Jean Marie, venait d'accoucher ... d'une fille ». (C. NkoaAtenga, 1986 :158).

Une autre génitrice est Madeleine, la mère de Nathalie. Elle est mère de sept enfants à savoir six filles et un garçon. Face à la souffrance de sa fille, elle se rappelle les chemins parcourus pour avoir ses enfants et comment les regards de la famille étaient constamment posés sur elle à la naissance de chaque enfant. Nathalie relève le parcours douloureux de sa mère : « Ma mère avait eu sept enfants en tout. Dont six filles. Le garçon était le benjamin ». (C. NkoaAtenga, 1986 : 42).

En ce qui est de Nathalie, elle est mère de quatre enfants. Si elle s'attache à ses enfants, si elle témoigne à l'endroit de ceux-ci une affection sans bornes, il convient de noter que ses grossesses, ses accouchements ne passent pas sans difficultés. L'auteur met l'emphase sur ses deux dernières grossesses.

Pour la troisième grossesse, sa souffrance est d'abord morale :

Mais avec leur arrivée chez nous, imaginant sans peine dans quelles dispositions intérieures elles devaient se trouver, mon inquiétude à propos du sexe de l'enfant que je portais, et qui allait bientôt naître, prit de plus en plus corps.

(C. Nkoa Atenga, 1986 :49).

À cette souffrance morale, vient s'ajouter celle physique. Ainsi, les signes annonciateurs de la naissance du troisième enfant plongent tout le monde dans un climat de tension et la future maman en fait part : « Les premières douleurs annonciatrices de la naissance du bébé sur qui tous les espoirs reposaient se manifestèrent plus tôt que prévu. Mon troisième enfant allait donc naître avant neuf mois... » (C. Nkoa Atenga, 1986 : 55). C'est à une heure tardive que Nathalie ressent les premiers signes : « Les signes avant-coureurs s'étaient manifestés vers 22 heures, alors que mon mari se trouvait encore au salon ». (C. Nkoa Atenga, 1986 :55). Puis, les douleurs prennent de l'ampleur. La souffrance se transforme en délire : « Les contractions s'accéléraient brusquement. Elles me "lacéraient" de plus en plus féroce le ventre, au point que je n'arrivais plus à me tenir droite. Au diable la tradition et tous ses esclaves... À moi la délivrance... le plus vite possible ! ». (C. Nkoa Atenga, 1986 : 55).

Quant au quatrième enfant, il naîtra avant terme : « Mon état général devint si préoccupant que les médecins unanimes décidèrent qu'il était vital pour moi et le bébé de me faire accoucher sans délai. J'étais au huitième mois de ma grossesse ». (C. Nkoa Atenga, 1986 : 158). En plus de son rôle de génitrice, la femme dans l'œuvre de Nkoa Atenga se présente comme une source d'amour indispensable.

2.2 Une source d'amour indispensable

Dans son œuvre, Nkoa Atenga met au jour une auréole d'amour très poussée dans la petite famille qui verra sa dynamique menacée par une exigence entêtée de la tradition ancestrale. Généralement, la femme a pour caractéristique principale la douceur. C'est elle qui crée des moments rares, uniques et pourtant si simples où amour et gratitude envahissent tout l'être s'il est disposé à les recevoir. Bref, bien que la femme soit un être fragile, elle est douée de beaucoup d'amour, de douceur, de tendresse et d'affection. Elle vit son amour dans un univers réel au quotidien et n'attend pas de se trouver dans un endroit idyllique pour le manifester. Il s'agit ici pour nous de voir comment cet amour est exprimé à travers les personnages de Nathalie, Madeleine, la mère de Jean Marie et le médecin.

L'amour de Nathalie dans son foyer transparaît dans les soins qu'elle procure à ses enfants. En sa qualité de mère, Nathalie prend bien soin de ceux-ci et à aucun moment, ne fait preuve de désintéressement. Les dimanches, elle les intègre dans sa promenade de la journée,

et s'assure que ceux-ci y prennent du plaisir. Aussi, les amène-t-elle souvent au Central Hôtel : « Nous aimions le Central pour le calme et la discrétion de son site ; pour la qualité de son service aussi ». (C. Nkoa Atenga ,1986 :28).

La relation entre elle et son époux est au beau fixe. Le dimanche pour ce couple étaient un jour spécialement réservé à la promenade au cours de laquelle se dévoilent des sentiments de tendresse :

C'était le dimanche. Un dimanche comme tous les autres, Jean Marie et moi, nous faisons toujours, délibérément de chaque dimanche une éternité d'amour. Une éternité de bonheur. Non pas que nous nous aimions moins les jours ordinaires. Mais plutôt parce que, le dimanche, nous disposions de plus de temps libre pour nous-mêmes. Nous les aménagions au mieux pour les déguster au maximum. Et dans l'intimité. (C. Nkoa Atenga ,1986 :15).

En fait, l'amour de Nathalie pour Jean Marie n'est pas un fait de hasard. Il s'agit d'un sentiment véritable qui transcende tous les obstacles :

J'aimais profondément mon mari, j'étais si sûre de vivre avec lui un amour vraiment exceptionnel que je ne pouvais pas, au point où j'en étais, me permettre de laisser quoi que ce fût de mon dessein sauvegarder notre bonheur relever des aléas incontrôlables du hasard. (C. Nkoa Atenga, 1986 : 146).

Nathalie témoigne également beaucoup d'amour à son personnel domestique constitué de Malou et de Tabi le chauffeur. Elle les considère comme faisant partie intégrante de la famille. Ceci ressort dans cet extrait : « Tabi, tu sais bien que tu fais partie de la famille, non seulement parce que tu as pleinement été adopté par nous tous, mais aussi parce que, en tant que Bétis, nous partageons beaucoup de convictions ». (C. Nkoa Atenga, 1986 ; 126). C'est fort de ce sentiment qu'elle manifeste un grand intérêt, pour l'état de santé de ce personnel : « Comment avez-vous passé la nuit ? Sans problème, Tabi. Merci. Veux-tu t'asseoir ici... » (C. Nkoa Atenga, 1986 :78) demande-t-elle à Tabi. Cette affection bénéficie d'une certaine réciprocité. Ainsi, en dépit de sa place de domestique, Malou manifeste de l'attachement pour le couple Nathalie /Jean Marie. De même, elle assiste moralement la mère dans ses moments difficiles, lui fait preuve de reconfort.

Quant à Madeleine, son amour pour sa fille est sans failles. Partageant aussi bien les joies et les peines de celle-ci, elle devient pour elle un soutien moral. L'absence d'enfant mâle dans ce couple l'affecte autant que sa fille et la discorde qui naît entre les deux belles-

mères, n'est qu'un parfait témoignage. Les souffrances de sa fille lui rappellent ses propres souffrances. Nathalie en est parfaitement consciente :

Ma mère, parfois devant ses embruns, a essuyé au fil de ses accouchements successifs les embruns de toutes sortes d'injures et de moqueries, souvent non voilées. En particulier lorsqu'elle venait de mes tantes dont certaines, mariées cependant, n'avaient pas même eu d'enfant du tout. Pour la raison, majeure chez nous, que ma mère ne mettait au monde que des filles.

(C.Nkoa Atenga, 1986 : 42).

Nathalie s'exclame en guise de reconnaissance : «Ah les mères, si elles n'avaient pas existé ! Si les mères n'avaient pas existé, les enfants, de toute façon, les eussent créés». (C.Nkoa Atenga, 1986 : 135. C'est par amour que Madeleine assiste sa fille pendant et après l'accouchement, lui apporte tous les soins indispensables :

Maman me fit allonger dans la baignoire. Tout à fait impersonnelle, elle me soumit sans pitié à un rude massage qui m'arrachait des cris perçants chaque fois qu'elle me posait, par des touches successives et appuyées, la serviette dégonflante d'eau bouillante sur le ventre ou sur les seins. Puis, toujours trempée dans son rôle d'infirmière traditionnelle qu'elle devait trouver absolument irremplaçable, visiblement satisfaite de son travail.

(C. Nkoa Atenga ,1986 : 78).

Toute l'orientation de l'éducation que Madeleine offre à sa fille a pour seul but la préservation de l'harmonie dans sa vie de couple. Ceci dit, elle accomplit méticuleusement son devoir de mère. Elle n'impose rien et n'écrase pas celle-ci de tout son poids.

L'amour de Madeleine à l'égard d'autrui est aussi évoqué, lorsqu'il s'agit de Jean Marie. C'est dans un état de désarroi qu'elle accourt au chevet de celui-ci victime d'une dépression nerveuse : «A la suite d'une dépression nerveuse qui inquiéta fort les praticiens, Jean Marie fut hospitalisé d'urgence. Pourquoi ? Ma mère, encore elle, avait accouru à son chevet dès le lendemain d'urgence ». (C. Nkoa Atenga, 1986 : 111).

Il convient de noter que la quête d'un enfant mâle au sein du couple Nathalie/Jean Marie trouve sa justification dans l'amour de la mère, pour son fils. Contre vents et marées, la belle-mère de Nathalie cherche à préserver son fils de toute souillure ou deshonneur ; objectif qui ne passe pas inaperçu chez la belle- fille qui déclare :

Cette tradition était défendue en première ligne par ma belle-mère qui, travaillant comme une araignée, avait méticuleusement, et pas toujours discrètement, creusé

des tranchées autour de la position de son fils. Elle y avait dissimulé, disséminé çà et là, toutes les armes propres à lui permettre d'emporter facilement la décision. Et comme en plus toutes ces armes étaient servies de main de maître ès traditions... (C. Nkoa Atenga, 1986 : 48)

Une autre femme à mentionner dans ce texte est le médecin. De par sa fonction, elle est une source non seulement de reconfort pour ses patients mais également, une source d'amour. C'est dans sa capacité à reconforter sa patiente que se dégage ce sentiment d'amour. Ainsi, dans les moments de trouble et d'angoisse qui précède l'accouchement de Madame Ekani, elle lui apporte du reconfort moral : « Je voulais me mettre sur mon séant. Surtout pas, madame, me dit le docteur gentiment tout en posant une main sur mon épaule ». (C. Nkoa Atenga, 1986 :68). Elle veille avec beaucoup d'attention sur son état de santé :

Je repasserai à minuit, monsieur Ekani. Mais, elle recommande à Louise- c'était l'infirmière - n'hésite pas à m'appeler si tu as le moindre problème. Je ne bouge pas de chez moi. Ce n'est que demain que je pourrai, si l'état de madame Ekani continue de s'améliorer, transmettre son dossier au médecin de garde. Alors, à bientôt. Et surtout, que personne ne la fatigue en bavardant. (C. Nkoa Atenga, 1986 :65).

Derrière cette conscience professionnelle se cache une qualité essentielle du personnage, son amour pour le genre humain. Source d'amour, la femme dans *L'Enfant de la révolte muette* est aussi une courroie de transmission des valeurs sociales.

2.3 La femme, transmettrice de valeurs sociales et morales

Les valeurs sociales sont des principes auxquels un groupe social se conforme et qui sont relatives aux manières d'être et d'agir dans une société. Ces principes sont des éléments à partir desquels sont jugées les actions des individus dans une communauté.

Le comportement de la femme, dans le texte, se fonde sur quelques-unes de ces valeurs sociales, à savoir l'éducation que la mère de Jean Marie donne à son fils, comment elle amène celui-ci à adhérer aux valeurs sociales, l'initiation de Nathalie à la tradition par sa mère en ses moments de détresse.

Dans notre corpus, la femme est celle qui transmet les valeurs sociales à travers le mariage, l'instruction, la famille et autres. L'éducation a pour objet non seulement le développement intellectuel, mais aussi le développement physique, moral et surtout, l'adaptation sociale d'un individu. L'éducation des enfants est une tâche qui incombe

entièrement à la femme, autant que l'est l'entretien du foyer. En effet, chez la femme, toute initiative prise doit viser l'accomplissement de cette tâche.

La mère de Jean Marie se présente dans l'œuvre comme une adepte de la tradition. Très acquise aux principes traditionnels, elle souffre du manque d'enfant mâle dans le foyer de son fils. C'est ainsi qu'elle lui transmet les valeurs sociales indispensables. Elle intervient largement dans l'éducation de son fils. Lorsque ce dernier obtient une bourse d'étude pour la France, il reste très attaché à la fibre familiale. Les recommandations de sa mère sur la gestion de sa vie entrent dans le cadre de la préservation de sa culture :

Jean Marie partit donc en Europe plein comme un œuf de cette « philosophie » du milieu et, surtout, des recommandations, réitérées jusqu'à l'aéroport ; de ses parents lui prédisant la malédiction ancestrale s'il se mariait avec une femme blanche, quand bien même il romprait avant de rentrer. (C. Nkoa Atenga ,1986 : 33)

En effet, pour cette famille acquise aux principes traditionnels, l'assimilation constitue un échec dont la conséquence est la sanction sociale. Par respect pour ces principes, le jeune homme épousera non une blanche, objet de rebus mais une fille du terroir.

La présence de la mère dans la vie de couple de Jean Marie est très développée dans l'œuvre. Elle semble jouer dans ce ménage le rôle de fil conducteur...Si pour Jean Marie la valeur d'un homme ne tient pas du sexe de l'enfant, s'il continue à vouer un amour indéfectible à sa femme et à ses filles, c'est sa mère qui, par contre, va l'amener à découvrir la réalité d'un monde dont la base de fonctionnement est le sexe ; une société phallocratique où la femme n'a pas de place. La primauté accordée à ce mode de fonctionnement n'est pas un fait spécifique à la belle-mère de Nathalie. Madeleine, sa mère y accorde aussi une grande importance ; Nathalie en fait le récit :

Ma mère avait eu sept enfants en tout. Dont six filles. Le garçon était le benjamin. En dépit de l'amour exceptionnel et plutôt rare que mon père lui vouait amour que, sans périphraser, l'on qualifiait de faiblesse- et probablement aussi à cause de cet amour, ma mère, parfois devant ses enfants, a essuyé au fil de ses accouchements successifs les embruns de toutes sortes d'injures et de moqueries, souvent non voilées. En particulier lorsqu'elle venait de mes tantes dont certaines, mariées cependant, n'avaient pas même eu d'enfants du tout. Pour la raison, majeure chez nous, que ma mère ne mettait au monde que des filles. (C. Nkoa Atenga ,1986 : 42)

Face à cette conception de la vie, que ce soit la mère de Jean Marie ou celle de Nathalie, chacune cherche à préserver sa progéniture du déshonneur :

Ma mère et ma belle –mère convergeaient dans leur manière de voir ; et d'autre part que chacune d'elles, sans le manifester le moins du monde, était irréversiblement déterminée à assurer le bonheur de son enfant. (C. Nkoa Atenga ,1986 :44)

Les sollicitudes d'apartés de la belle-mère à son fils ont pour raison évidente, outre les demandes de secours matériels, la préservation de l'honneur familial par le biais de la transmission des valeurs sociales. Les réponses de Jean Marie en sont un témoignage : «Maman ces temps sont révolus ou faisons confiance à Dieu, maman, il sait bien ce qu'il fait ». (C. Nkoa Atenga, 1986 : 48)

Ce même souci de transmission de valeurs sociales et morales ressort dans le récit que fait Nathalie de la situation de leur ménage :

Ma belle-mère abordait le sujet fort délicat de la vie de notre ménage dans un édifiant et nostalgique melting pot qui embrassait aussi bien l'éducateur des enfants que le nombre et le sexe de ceux-ci, sans oublier la conduite des époux au sein du ménage, voire de la société...»(C. Nkoa Atenga ,1986 :48).

Sur ce plan, la mère de Nathalie n'est pas de reste ; à sa fille, elle apprend les leçons de la vie :

Maman ne se comportait pas différemment à mon égard sur le plan de ce qu'elle considérait comme la protection de mon bonheur. Elle aussi, elle saisissait de préférence les moments où nous nous trouvions seules à la cuisine, en l'absence de Jean Marie. Et ses passages étaient tout aussi fréquents chez nous pour m'enseigner la vie. (C.Nkoa Atenga, 1986 : 48).

C'est elle qui ouvre les yeux de sa fille sur le fonctionnement social en Afrique, sur les risques de destabilisation conjugale : « Ma fille, dans les ménages ici, la femme a autant de maris que son époux a de parents, frères, sœurs et, parfois, d'oncles et de tantes. Et rarement la voix du mari l'emporte sur celle des autres, qui sont univoques la plupart du temps » (C. Nkoa Atenga : 1986 ; 49) et d'ajouter face au scepticisme de celle-ci :

Dieu t'entende, Mema !... Mais sache que ton époque moderne comporte beaucoup plus d'embûches pour le mari que l'époque que tu considères comme dépassée et au cours de laquelle je me suis mariée avec ton père. (C. Nkoa Atenga, 1986 : 49)

Les relations extra conjugales qu'entretient le couple, si logiquement, elles violent les règles de la morale, semblent acceptables dans cette société du texte afin de parer au manque d'enfant mâle. Aussi, Madeleine se charge-t-elle de l'initiation de sa fille : « Je voudrais te révéler comment les garçons se faisaient, comment les familles se perpétuaient, ou plutôt

comment elles se sont perpétuées jusqu'à ce jour». (C. Nkoa Atenga, 1986 : 94). C'est par l'entremise de sa mère que Nathalie entre en connaissance du « Ngba », processus qui consiste à :

Céder officiellement, au sus de toute la famille à un « frère » de clan, sa propre femme jusqu'à ce qu'elle fut enceinte. (...) : mon propre père était né ainsi, parole de ma mère ! Une fois la mission de sauvegarde de la lignée ancestrale accomplie, ce père bienveillant s'effaçait à jamais, sans tirer dans l'immédiat, ni chercher à tirer dans le futur, aucune espèce de gloriole, ni auprès de la future mère, ni auprès de son « frère ». (C. Nkoa Atenga, 1986 :95-96).

Cet enfant mâle, Nathalie va le trouver auprès d'Henri, un ami de Jean Marie par le biais d'une liaison cachée. Quant à la perpétuation de l'espèce, elle tire aussi les enseignements nécessaires de sa mère :

De tout temps, ici l'homme a été la certitude- et non pas le symbole- de la perpétuation de la famille et la tribu. Mais, maman, même lorsqu'il n'avait pas d'enfant faute de pouvoir en avoir ? Mema, l'éducation, je dirai même la formation de l'enfant mâle ou femelle, était crois-moi, une affaire de la plus haute importance. Rien, je dis bien rien, n'était laissé au hasard. Un enfant mâle incapable d'exprimer sa spécificité dans ce qu'elle a de plus noble était, " dépisté " dès son jeune âge et soumis à la sagesse de ceux dont le rôle était précisément de remédier à cette regrettable carence (C. Nkoa Atenga, 1986 :110-111)

Si la mère joue ici un rôle important dans les principes de perpétuation de la lignée, il n'en est pas moins de la détermination de la valeur d'une femme, de son épanouissement :

C'est pour l'épanouissement de la famille que la mère se bat, parfois en faisant front contre son mari lorsque celui-ci veut dépouiller "sa " famille de ses biens éventuels au profit d'une "autre " famille" celle d'une autre mère " (C. Nkoa Atenga, 1986 : 112-113)

Cette qualité de transmettrice de valeurs sociales, Nathalie la reconnaît en sa mère : « Un vrai sociologue, ma mère, doublée d'un historien de haut vol. Comme si elle lisait dans un livre, elle se mit posément à me transmettre ses connaissances » (C. Nkoa Atenga, 1986 : 112). En fait, si elle apprend beaucoup sur le plan conjugal, il en est de même de la situation sociale ainsi que des fondements phallogocratiques de la société : « Tous deux relèvent de l'histoire : l'organisation sociale chez nous et l'ère des travaux forcés ». (C. Nkoa Atenga, 1986 : 112). Par travaux forcés, il faut comprendre ici ces grands travaux de mise en

place des infrastructures d'exploitation auxquels le colonisateur dès son arrivée s'emploie à soumettre le colonisé et auxquels était conviée la branche mâle de la société.

Si la femme dans *L'Enfant de la révolte muette* se présente comme une transmettrice de valeurs sociales et morales indispensables, il en est de même des valeurs intellectuelles dont elle est une source féconde.

2.4 La femme, source de valeurs intellectuelles

Certains personnages féminins de ce roman jouissent respectivement d'un visage intellectuel leur permettant d'exercer une profession qui les amène à s'intégrer dans la société. Dans ce domaine, trois personnages féminins seront à l'ordre du jour, à savoir Nathalie, le Médecin, et Louise, l'infirmière.

Si rien n'est dit du Médecin et Louise hormis le fait qu'elles soient instruites et occupent une bonne place dans la société, l'attention de l'auteur est beaucoup plus focalisée sur Nathalie. En effet, Nathalie obtient son brevet d'études du premier cycle de son parcours académique : « Cette même année, j'enlevai moi aussi, et ce n'était pas peu, mon certificat d'études primaires. Haut la main ». (C. Nkoa Atenga, 1986 : 32). Plus tard, elle est admise au collège Saint-Esprit à Yaoundé pour la première fois, à un congrès : « Je venais d'être admise au collège Saint Esprit à Yaoundé et c'était la première fois, elle participe à un congrès ». (C. Nkoa Atenga, 1986 : 33). Le collège Saint-Esprit est un établissement réputé pour la qualité d'enseignement et pour la rigueur de l'éducation que les religieuses de la congrégation du Saint Esprit dispensent aux jeunes filles :

C'était au beau milieu du premier trimestre de ma deuxième année dans ce collège réputé pour la qualité de l'enseignement, et pour la rigueur de l'éducation que les religieuses de la congrégation du Saint Esprit dispensent aux jeunes filles. (C. Nkoa Atenga, 1986 : 34)

C'est ainsi qu'en classe, elle affiche de bonnes performances, ce qui lui vaut d'être classée parmi les meilleurs élèves de sa classe : « J'étais parmi les meilleures de ma classe, sur tous les plans ». (C. Nkoa Atenga, 1986 : 34) Contrairement à l'idée selon laquelle la femme est faite pour le mariage, Nathalie s'impose intellectuellement. C'est avec détermination qu'elle présente son brevet d'études du premier cycle dans son collège: « J'affrontais le brevet avec plus de détermination encore, et le décrochai sans surprise pour le collège ». (C. Nkoa Atenga, 1986 : 36). À dix-sept ans, sur l'invitation de Jean Marie, elle embarque pour Paris. Inscrite à Lille, elle poursuit ses études et en sort nantie

d'un diplôme de sage femme. C'est cette réussite sur le plan intellectuel qui permet à Nathalie de bien gérer sa vie :

Sage femme de formation, je n'ai eu aucun problème pour me caser. Depuis mon intégration, je demeure détachée à la section de la médecine infantile dans laquelle le personnel médical n'assure pas de garde denuit. (C. Nkoa Atenga, 1986 : 40).

Cette réussite intellectuelle de la jeune femme fait aussi d'elle le pilier de sa famille. En même temps, elle devient l'objet de fierté pour ses parents : « Ma mère était fière de moi. Trop fière même ». (C. Nkoa Atenga, 1986 : 41).

Il convient de noter que tel que présenté dans l'œuvre de Camille Nkoa Atenga, il existe un lien étroit entre réussite intellectuelle et réussite sociale. De ces deux sphères découle une autre dimension et non des moindres, la réussite au plan conjugal. Même si le couple Nathalie/Jean Marie connaît des effritements dans leur relation dans la deuxième phase de leur vie maritale, on doit cependant relever que la première s'est passée sans nuages. Les premiers chapitres de l'œuvre en font un témoignage des plus élargis. Les extraits suivants dénotent la dimension de cet amour : « C'était le dimanche. Un dimanche comme tous les autres. Jean Marie et moi, nous faisons toujours délibérément, de chaque dimanche une éternité d'amour. Une éternité de bonheur ». (C. Nkoa Atenga, 1986 : 15) dit Nathalie avec fierté : « Je ne crains pas de le dire : j'étais dans une situation de louange à Dieu pour ce qu'il m'avait donné. Je dois dire aussi que je nourrissais secrètement en moi de réelles appréhensions, tout ce bonheur était grand », ajoute-t-elle par la suite. (C. Nkoa Atenga, 1986 : 17). Cette harmonie conjugale est une résultante de la réussite intellectuelle du couple. C'est un couple acquis aux principes de la modernité dont découle leur vision du monde. En tant que détentrice de capacités intellectuelles indéniables, la femme est aussi présentée dans *L'Enfant de la révolte muette* comme un symbole de bon sens.

2.5 La femme, un symbole de bon sens

En tant que symbole de bon sens la femme incarne des valeurs positives. Pour René DESCARTES dans *Discours de la méthode*,

Le bon sens est la chose du monde la mieux partagée : car chacun pense en être si bien pourvu, que ceux même qui sont les plus difficiles à contenter en toute autre chose, n'ont point coutume d'en désirer plus qu'ils en ont. En quoi, il n'est pas vraisemblable que tous se trompent ; mais plutôt cela témoigne que la puissance de

bien juger, et distinguer le vrai d'avec le faux, qui est proprement ce qu'on nomme le bon sens ou la raison, est naturellement égale en tous les hommes.(1637 : 6)

De cette définition, il ressort que l'homme est capable de discernement, autrement dit de distinguer le bien du mal, le vrai du faux. Cette qualité s'applique à la femme dans l'œuvre de Camille Nkoa Atenga et concerne deux personnages principaux, Nathalie et sa mère. L'atmosphère dans lequel évoluent les trois personnages du cercle familial (Nathalie, Madeleine, la mère de Jean Marie) est extrêmement houleuse et Nathalie sait la gérer avec tact pour éviter des heurts avec sa belle- mère. L'isolement ici semble la solution la plus adéquate. Ainsi, après les repas, elle se réfugie dans sa chambre prétextant quelque fatigue, un moyen tout aussi pour elle de se décharger du poids de sa souffrance : « Je verrouillais la porte en prenant soin de laisser la radio ouverte sur le poste national dont le régime était connu. Avec un soulagement réel, je retrouvai le lit où je m'affalai comme par inertie » (C. Nkoa Atenga, 1986 : 58). C'est dans le même cadre qu'elle attend le retour de son mari échappant ainsi au regard interrogateur de la belle -mère continuellement porté sur son ventre : « Je ne me décidais à en sortir qu'au bruit caractéristique de la voiture de Jean Marie le soir », déclare t-elle.(C. Nkoa Atenga ,1986 : 50)

Bien que l'infidélité ne semble pas enfreindre aux règles de la morale lorsqu'il s'agit de la perpétuation de la lignée, Nathalie choisit la discrétion. Il s'agit de sauvegarder non seulement son honneur, mais aussi celui de son époux. Le choix de Henri comme amant correspond non seulement à la capacité de celui-ci de procréer des enfants de sexes masculins, mais aussi à son côté moral.

Dans cette relation extra- conjugale, le poids du devoir prime sur celui du sentiment et la relation sexuelle entre Nathalie et Henri, bien qu'affective, s'appuie pour la jeune femme sur des bases fictives. C'est ce qui ressort de cet extrait :

Je l'aimais dans aucune dimension que l'on donne au mot amour. Mais il ne m'était pas antipathique non plus. Je le choisis pour ses qualités morales ; celles qui m'attirèrent le plus étaient la discrétion, le respect de sa femme-ô contradictions de l'amour et le souci constant qu'il manifestait de l'harmonie conjugale (C. Nkoa Atenga , 1986 :146)

Pour sauvegarder l'harmonie conjugale, les rencontres entre les deux se font donc dans la discrétion. Pour Nathalie, l'objectif à atteindre constitue l'élément essentiel. Aussi se jette-t-elle dans les bras d'Henri, ami fidèle de Jean Marie de manière précoce, c'est-à-dire peu de temps après le retour de couches. :

Quelques jours seulement après que ma fille eue atteint l'âge de deux mois, je me laissai volontiers enlever mon immaculée tunique de Nessos, dans le secret absolu, bien sûr. Ce fut un peu plus tôt que prévu pour des raisons indépendantes de ma volonté. (C. Nkoa, 1986 : 146)

Le résultat ne se fera pas attendre car c'est en toute discrétion aussi qu'elle se fait engrosser par son nouveau partenaire : « Le résultat, heureux en lui-même mais chargé d'interrogations lourdes, c'est qu'au troisième mois de cette liaison buissonnière, quelques jours avant ma reprise de travail, j'étais enceinte ». (C. Nkoa Atenga, 1986 : 151)

Quant à sa mère, pour réparer le vide laissé par l'absence de l'enfant mâle dans ce foyer, elle procède d'abord par la conscientisation de sa fille. Il s'agit de lui inculquer dans un premier temps les valeurs sociales indispensables avant de la ramener à une réalité qui, somme toute, risquerait d'être brutale pour cette dernière. Ensuite, vient la phase d'initiation. La connaissance du « Ngba » est un élément primordial dans cette phase. En fait, le « Ngba » est une manifestation de la solidarité qui régit la vie en communauté. Il consiste pour un homme incapable de procréer des enfants mâles à céder officiellement son épouse à un homme du clan si celui-ci a la réputation de s'acquitter de cette tâche. C'est ce qui ressort de cet extrait :

La seule solution réservée au mari sans enfant, qu'il partageait en fait avec celui qui n'avait qu'une progéniture femelle, consistait, ni plus ni moins, à « donner en Ngba », c'est-à-dire céder officiellement, au su de toute la famille, à un « frère » de clan, sa propre femme jusqu'à ce qu'elle fut enceinte. (...) Une fois la mission de sauvegarde de la lignée ancestrale accomplie, ce père bienveillant s'effaçait à jamais, sans tirer dans l'immédiat, ni chercher à tirer dans le futur, aucune espèce de gloriole, ni auprès de la future mère, ni auprès de son « frère ». Encore moins revendiquer une quelconque paternité sur l'enfant qui allait naître (C. Nkoa Atenga, 1986 : 146).

De la relation entre Nathalie et Henri va naître Sil, cet enfant mâle tant recherché, d'une relation éphémère d'autant plus qu'une fois l'objectif atteint, la porte se referme définitivement sur ce pan de vie logiquement impropre à la morale, mais acceptable lorsqu'il s'agit de la gestion d'une situation devenue cruciale. Aussi Nathalie déclare-t-elle sans ambages : « Moi, j'étais décidée à n'en tirer que ce qui me semblait le plus propre à sauvegarder sur la paternité réelle de l'enfant que je désirais avoir ». (C. Nkoa Atenga, 1986 : 146)

Au demeurant, nous pouvons dire que ce chapitre présente la femme dans ses différents rôles dans la société du texte. Elle est à la fois génitrice, source d'amour, transmettrice de valeurs morales et sociales. Dotée de qualités intellectuelles indéniables, elle est aussi un symbole de bon sens. Après avoir jeté un regard sur ces caractéristiques de la femme dans *L'Enfant de la révolte muette*, il nous revient dans le chapitre suivant de dégager la vision du monde de l'auteur.

Chapitre 3 : LA VISION DU MONDE DE L'AUTEUR

Nkoa Atenga s'assigne pour mission de dévoiler le monde. Le dévoilement en question loin de constituer une opération gratuite, traduit au contraire le rôle décisif qu'un écrivain peut exercer aujourd'hui dans le monde. Le devoir qui est le sien de s'intéresser à son temps et d'en prendre parti. En tant qu'écrivain engagé, il sait que la parole est action, et qu'on ne peut dévoiler qu'en projetant de changer.

Dans ce dernier chapitre, il sera donc question de montrer à travers des analyses qu'aucune écriture n'est gratuite. S'il est vrai, que chaque auteur écrit pour présenter au monde sa philosophie singulière, Nkoa Atenga n'échappe pas à cette tradition et c'est d'ailleurs celle-ci, nous le pensons, qui fait de sa production romanesque l'expression privilégiée d'un jugement critique sur la société de son temps ainsi que la valorisation de la femme, lesquelles constituent sa vision du monde et conséquemment le sens de *L'Enfant de la révolte muette*.

3.1 Nkoa Atenga et la satire sociale

Le Dictionnaire Larousse définit la satire comme une pièce en vers où l'auteur attaque les vices et les ridicules de son temps. Nkoa Atenga porte un jugement critique sur la société dans *L'Enfant de la révolte muette*. En observateur averti, l'auteur pointe du doigt les problèmes qui se posent dans la société où il évolue afin d'inviter les uns et les autres à réfléchir et trouver des solutions adéquates. Conformément à la mission assignée à l'écrivain, il se place dans le texte comme le porte-parole des "sans voix", le guide de la société. Il éveille les consciences en jetant un regard critique sur la condition de la femme, autrement dit sa place dans la société, dénonce implicitement les abus dont elle est victime. La rigidité des lois à l'endroit de celle-ci la prive de toute considération.

La souffrance morale de Nathalie dans la recherche de l'enfant mâle, celle de sa mère, les conflits perpétuels avec un environnement hostile, qu'ils soient larvés ou étalés au grand jour sont autant de marques d'un certain dysfonctionnement social auquel il convient de trouver des solutions. Nathalie, en dépit de l'amour qu'elle porte à son époux vire vers l'adultère :

J'étais enceinte, je l'étais des œuvres d'Henri – qui ignorait lui-même cette vérité -à qui j'annonçai la nouvelle après avoir attendu une semaine pour en avoir la

certitude. Enceinte d'Henri qui ne devait pas s'en douter car je ne pouvais, je ne devais être enceinte que de Jean Marie. A mon mari je me promis de révéler l'heureuse surprise le soir même tandis que parallèlement, je décidai de rompre habilement mais définitivement ma dangereuse liaison avec Henri. (C. Nkoa Atenga, 1986 : 151-152).

La relation qu'elle engage avec Henri n'a aucun rapport avec les sentiments mais est orientée vers un but précis, satisfaire les désirs de la société à travers le "Ngba" : « Ainsi, la femme était donnée en "Ngba", soit pour la perpétuation de la famille, soit pour la consolidation physique de la descendance ». (C. Nkoa Atenga, 1986 : 140).

De même, Jean Marie pour qui le sexe n'avait aucune importance se voit obligé d'entretenir une autre femme pour parer au manque de l'enfant mâle : « Jean Marie n'accorde aucune prédilection particulière au sexe de l'enfant. Garçon ou fille, ça lui est égal... ». (C. Nkoa Atenga, 1986 : 49). Et pourtant, celle que Nathalie appelle "rivale" mettra au monde un enfant de sexe féminin : « Ma rivale, qui avait été envoyée chez mes beaux- parents, dans le propre village de Jean Marie, venait d'accoucher... d'une fille ». (C. Nkoa Atenga, 1986 : 158). Il s'agit d'un cinglant démenti jeté par l'auteur de *L'Enfant de la révolte muette* sur la rigueur de certaines normes sociales désuètes. Une manière aussi pour lui de relever le côté obscurantiste de ces principes en ce sens que la femme n'a aucune responsabilité quant à la détermination du sexe de l'enfant et qu'un enfant, qu'il soit mâle ou femelle, est un enfant ; les prouesses de Fifi à l'école en sont un parfait témoignage. Il en est de même des qualités intellectuelles de certains personnages féminins à savoir Nathalie, l'infirmière, le médecin. Ces normes sociales rigides, loin de contribuer à l'harmonie familiale, procèdent à sa déstabilisation et l'infidélité qui en résulte n'en est qu'une conséquence. Et si l'auteur satirise les relations extraconjugales, c'est beaucoup plus la société qui est visée. Lorsque Nathalie déclare :

Chercher à avoir une aventure sentimentale avec un homme autre que son époux légitime est de nos jours aussi facile pour une femme que de se procurer de l'eau pour un habitant d'une petite île : il suffit de tendre la main dans n'importe quelle direction autour de soi. (C. Nkoa Atenga, 1986 : 145).

Elle prend en compte sa propre situation, et celle-ci va à l'encontre de la morale.

Si Nkoa Atenga s'attèle à relever la vacuité des normes sociales rigides à l'endroit de la femme, il dénonce aussi l'emprise de celle-ci sur les libertés individuelles. Jean Marie souffre moralement de l'impact de ces principes sur sa personne. En fait, l'individu pris dans l'engrenage de la tradition perd son identité à partir du moment où toute volonté individuelle

devient une transgression des normes qui se solde par une sanction sociale. Nathalie vit le drame de ce personnage : « Jean Marie me faisait part de son combat. Un double combat, à la fois ouvert et intérieur. Un double combat perdu dans sa première manche et sur le point de l'être au second et au dernier stade ». (C. Nkoa Atenga, 1986 : 133) .En relevant cela, l'auteur jette un regard accusateur sur une société qui emprisonne l'individu, l'empêche d'être maître de son destin. Jean Marie livre une bataille intérieure contre la tradition, mais se rend compte de l'imminence de sa défaite : « Jean Marie me faisait part de son combat. Un double combat, à la fois ouvert et intérieur. Un combat perdu dans sa première manche et sur le point de l'être au second et dernier stade ». (C. Nkoa Atenga ,1986 : 132-133).

Il convient de noter aussi que cette privation des libertés individuelles ne se limite pas seulement à la perpennisation de la lignée, mais transcende cette dimension pour s'insérer dans la sphère conjugale. Jean Marie perpétuellement confronté à un dilemme se voit obligé de se plier à la volonté de ses parents :

Jean -Marie livrait encore un combat intérieur qu'il avait, celui-là aussi, presque perdu déjà. Mais il voulait partagée. En effet, comment comprendre autrement cette insistance de mon mari sur l'unique chance qui nous restait de pouvoir agrandir notre famille d'un quatrième enfant le dernier, pendant que mon beau-père était encore en vie ? (C. Nkoa Atenga ,1986 : 133).

Cette emprise du social sur l'individu est reconnue et acceptée comme telle.

Étant donné qu'en Afrique le seul mode de vie envisageable est celui communautaire, l'individuel n'a plus de place sauf s'il faut virer vers la marginalité. La mère de Nathalie rappelle à sa fille ces principes de fonctionnement lorsqu'elle déclare :

Ma fille, dans les ménages ici, la femme a autant de maris que son époux a des parents, frères, sœurs et parfois d'oncles et de tantes. Et rarement la voix du mari l'emporte sur celle des autres, qui sont univoques la plupart du temps. (C.Nkoa Atenga, 1986: 49)

Il s'agit ici de la représentation du visage de la famille africaine, une famille élargie. Raison pour laquelle l'individu n'a plus de place et la sousmission à la norme communautaire devient le leitmotiv. Nathalie relate la situation de sa mère bien que ce qui en ressort ne relève d'aucune scientificité :

À titre d'illustration, ma mère me confia que c'est pour avoir préféré mon père, son choix, à l'un des amis de son père, et du même âge, qu'on voulait lui imposer qu'elle fut frappée de la malédiction de n'accoucher que des filles. Elle ne le prit

évidemment pas au sérieux, tout comme mon père. Malheur en a pris. (C.Nkoa Atenga, 1986 : 96-97).

Ainsi, la décision de Jean Marie de se plier à la volonté de ses parents est vécue par Nathalie comme une trahison : « Cette trahison était d'autant plus poignante qu'elle me venait de celui sur qui je savais pouvoir compter jusqu'à mon dernier souffle » (C. Nkoa Atenga, 1986 : 133).

Par ailleurs, Nathalie fait la satire de l'égoïsme masculin. Elle ressent atrocement l'indifférence de son époux lorsqu'elle se trouve au faite de la désillusion :

Est-il possible de ne pas exploser d'indignation devant toutes ces manifestations bien assises de l'égoïsme de l'homme d'aujourd'hui, ces témoignages quotidiens et nombreux du mépris ou pire, de l'ignorance de l'épouse " incapable " de donner un garçon ? (C. Nkoa Atenga , 1986 :118).

Ce cri de détresse n'est pas celui de Nathalie, mais celui de Camille Nkoa Atenga qui milite aussi pour la valorisation de la femme.

3.2 Camille Nkoa Atenga et la valorisation de la femme

Dans *L'Enfant de la révolte muette*, Camille Nkoa Atenga place la femme au centre de ses préoccupations. Contrairement aux principes traditionnalistes qui placent celle-ci au second plan, l'auteur en lui attribuant des rôles positifs dans son œuvre jette un regard introspectif sur le fonctionnement d'une société phallocratique. Pour lui, le sexe ne doit plus être le leitmotiv dans la gestion de la société ; ce qui compte, c'est la valeur intrinsèque de l'individu pris dans sa globalité. Nathalie dans l'œuvre tient valeur de symbole, symbole de la femme en quête de ses valeurs. Femme moderne, elle dispose des capacités intellectuelles qui font d'elle une femme assise socialement. Sa place de sage-femme la place au haut de l'échelle sociale tout comme l'homme. Sa recherche constante de l'harmonie familiale à travers la gestion parfaite des situations désespérantes traduit le souci pour l'auteur de mettre en exergue une autre dimension de la femme. Nathalie n'est pas la seule image symbolique ; le médecin, l'infirmière, la ménagère exercent elles aussi des tâches rémunérées ; que la femme embrasse le domaine professionnel au lieu de se cantonner à son rôle d'épouse et mère, de femme au foyer constitue dans la société du texte une volonté de valorisation du sexe féminin. L'auteur tient à mettre en lumière la notion d'autonomie féminine :

Sachant par ailleurs que mon mari, quel que fut le climat de nos relations et plus encore quand ce climat était lourd, n'appréciait pas du tout de me trouver absente de

la maison à son retour de travail, je me fis un devoir d'arriver à la maison le soir après lui, aussi régulièrement que possible. (C. Nkoa Atenga, 1986 :154-155)

En fait, la situation sociale de Nathalie a un impact sur celle de ses parents. Elle constitue pour ceux-ci un objet de fierté indéniable :

Ma mère était fière de moi. Trop fière même. Emergeant en solitaire du lot important des filles de mon village et de bien des villages alentour, j'avais réussi, sur le plan scolaire, certes, mais surtout sur le plan conjugal, celui de mon mari. (C. Nkoa Atenga, 1986 : 41).

L'autre atout féminin que Nkoa Atenga tient à relever est sa lucidité, sa capacité de discernement. C'est fort de cette valeur que Nathalie et sa mère s'attèlent à gérer sans heurts le problème d'enfant mâle. Le souci ici est la préservation de l'harmonie familiale :

Avoir avec quelqu'un d'autre que mon mari un garçon qui me ressemblerait constituait à n'en point douter, dans la perspective et la hantise de la sauvegarde de ce bonheur, un atout majeur qui n'avait pas de prix prohibitif pour moi. (C. Nkoa Atenga , 1986 : 146).

S'il naît ; il est le prix d'une lutte acharnée, d'une détermination qui vient combler un grand vide : « C'est ainsi que par césarienne, naquit Sil, l'héritier attendu, ni du père ni de la mère. Ce petit Moïse sauva fort opportunément l'amour combien pur de ses parents des eaux tourmentées de la tradition où il allait inévitablement sombrer ». (C.Nkoa Atenga ,1986 : 158). Pour Nathalie, il s'agit de sauver non seulement son honneur, mais aussi son ménage : « J'étais amère, désabusée, prête à tout. Pour sauver la tradition et si c'était possible, le droit de la femme, le droit traditionnel, à participer aux décisions majeures du ménage ». (C. Nkoa Atenga, 1986 : 135). Il ressort de cet extrait la volonté d'une lutte pour la défense de la place de la femme dans la société.

Madeleine quant à elle a une très haute idée du bonheur de sa fille ; c'est pourquoi, elle met toutes les chances de son côté pour la préserver. Elle sait choisir le moment et le lieu favorable pour compléter l'éducation de Nathalie qui avait quitté le village très tôt pour aller poursuivre ses études en Europe :

L'espace et le temps les plus indiqués sont respectivement la cuisine où les deux sont ensemble à l'abri des regards indiscrets :

Au reste, maman ne se comportait pas différemment à mon égard sur le plan de ce qu'elle considérait comme la protection de mon bonheur. Elle aussi, elle saisissait de préférence les moments où nous nous trouvions seules à la cuisine, en l'absence

de Jean Marie. Et ses passages étaient tout aussi fréquents chez nous pour "m'enseigner la vie". Mais cet enseignement allait rarement dans le sens de la méfiance vis-à-vis d'un quelconque membre de ma belle-famille. (C. Nkoa Atenga, 1986 : 48).

L'auteur fait aussi la peinture d'une femme téméraire qui ne recule devant aucune situation, puisqu'elle ne se laisse pas complètement abattre par les situations qu'elle traverse ; elle les affronte avec beaucoup de courage. On peut identifier chez Nathalie une certaine témérité dans les actes de courage qu'elle pose :

C'est précisément dans le cercle des relations de Jean Marie que je choisis Henri. Pourquoi mon choix se cristallisa-t-il sur cet homme de pluribus unum ? Ce ne fut pas tellement à cause de ses menus appels faits invariablement de coups d'œil, de sourires, de chatouillements de la main lorsque nous dansions, de caresses discrètes sous la table, de mots d'esprit insinuateurs. Toute femme a déjà dû enregistrer ces indices de la part des hommes, même et souvent en présence de mon mari, tout confiant. (C. Nkoa Atenga, 1986 : 145-146).

Il convient de noter que la témérité est un trait de caractère que l'on attribue la plupart du temps aux personnages masculins, car largement associée au caractère martial de l'homme ou des chevaliers. Le personnage téméraire est imperturbable devant les aléas qu'il rencontre. S'il les affronte d'ailleurs avec courage, il les affronte aussi avec assurance, conscient de dominer la situation. Nathalie décide de prendre son destin en main :

A la première danse que je lui accordais, il m'annonça tout de go qu'il m'appellerait à 8h 30 lundi matin si je l'y autorisais. Ce fut tout, au cours de cette soirée décisive entre lui et moi, en dehors des banalités que nous échangeions sans aucune précaution particulière. (C. Nkoa Atenga, 1986 : 151).

Ce courage d'accepter une relation coupable pour sauver à tout prix son foyer tant que cela lui permet d'enfanter un enfant mâle, relève de la témérité avec d'un côté la hardiesse d'agir et de l'autre, le risque de ne pas avoir, ce garçon qu'elle recherche ou, de perdre son foyer si l'acte est découvert. C'est ainsi qu'elle se met « Tranquillement à chercher le père de son quatrième enfant ». (C. Nkoa Atenga, 1986 : 142). L'heureux élu, Henri, est choisi dans le cercle des amis de Jiem. Les critères qui président au choix de sa personne sont : « Ses "qualités " à l'instar de sa "discrétion ", du " respect de sa femme " et du " souci constant "de l'harmonie conjugale. Mais le critère le plus déterminant aura été qu'Henri est un " faiseur de garçons" ». (C. Nkoa Atenga, 1986 : 148).

L'auteur peint également la femme compatissante pour mettre en relief son côté affectueux. À titre illustratif, Louise compatit à toutes les souffrances, les douleurs, l'humiliation que la belle-mère de Nathalie lui inflige ; voilà pourquoi elle passe beaucoup de temps en sa compagnie, essaye de lui redonner le moral.

Il en est également de Malou ; elle compatit à la situation à laquelle sa patronne fait face avec sa belle-mère ; c'est ainsi qu'elle lui fait le compte rendu des moindres faits et gestes de celle-ci. C'est par elle que Nathalie apprend l'entreprise de sa belle mère, celle de pousser son fils à la recherche d'une autre femme : « Madame, ce que je vous dis là est de la plus haute importance. Faites attention à votre belle-mère » (C. Nkoa Atenga, 1986 : 89) renchérit-elle, face au scepticisme de la patronne.

Ainsi, pour clore ce chapitre, nous pouvons dire que la vision de l'auteur qui se cache derrière *L'Enfant de la révolte muette*, est celle d'un écrivain engagé. En fait, loin de fermer les yeux sur les dérives d'un système social dont il est l'observateur, Camille Nkoa Atenga choisit de les mettre à nu afin d'inviter les uns et les autres à un changement de perspective. La femme mise au banc des accusés trouve en cet écrivain un défenseur, respectueux de ses valeurs. L'image dévalorisante qui lui a toujours été plaquée se trouve ainsi remodelée du fait de la reconnaissance par l'auteur de sa place dans la société. En dépit de nombreuses souffrances dont elle est l'objet dans le texte, elle est génitrice, source d'amour, transmettrice de valeurs sociales et morales, source de valeurs intellectuelles et un symbole de bon sens.

CONCLUSION GÉNÉRALE

Nous sommes parvenue au terme de ce travail qui s'intitule : L'image de la femme dans *L'Enfant de la révolte muette* de Camille Nkoa Atenga.

Il est apparu que Camille Nkoa Atenga, dans son œuvre, *L'Enfant de la révolte muette* donne une représentation de la femme. Dès lors, la préoccupation qui en a découlé a été de savoir quelle image de la femme l'auteur présente dans son œuvre autrement dit, s'agit-il d'une image immédiatement négative ou existe-t-il une dimension positive du personnage ?

Pour mieux étayer notre travail, nous l'avons structuré en trois parties.

Au premier chapitre, il était question de présenter les différents visages, de la femme dans la société du texte. De notre analyse, nous avons pu retenir que la femme dans l'œuvre de Camille Nkoa Atenga était un être inférieur à l'homme, infériorité qui découlait des bases de fonctionnement social. Il s'agit en fait d'une société phallocratique, une société où le patriarcat ôte à la femme toute capacité de valorisation. Ceci a été vérifié à travers le manque d'enfant mâle dans le couple formé de Nathalie et Jean Marie. Ce mode de fonctionnement social fait de la femme un être malheureux, en proie à une souffrance morale profonde. Situation qui a été vérifiée par le biais de certains personnages féminins à savoir Nathalie, sa mère et sa belle-mère. En dépit de cette subalternisation de la femme, en dépit de la souffrance qui rythme le décor de sa vie, celle-ci apparaît dotée d'autorité, caractéristique masculine. Il en est ainsi de la belle-mère de Nathalie.

Le deuxième chapitre était axé sur le rôle de la femme. Il était question pour nous, en dégageant le rôle, de la situer socialement. Il en est ressorti des aspects positifs. En tant que génitrice, elle est aussi une source d'amour indispensable, une transmettrice de valeurs sociales, une source de valeurs intellectuelles et un symbole de bon sens. Tout ceci nous a permis de tirer en guise d'observation que l'image de la femme que dévoile Camille Nkoa Atenga n'est pas essentiellement négative. La femme joue un grand rôle dans la société, de là son importance. Tout comme l'homme, ou même plus, elle est dotée de valeurs essentielles.

Le troisième chapitre quant à lui était consacré à la vision de l'auteur. Il s'agissait pour nous de voir si derrière cette image sclérosée de la femme d'une part, valorisante d'autre part, ne se cachait pas un jugement de l'auteur sur la société de son époque. En effet, étant donné que l'œuvre littéraire ne naît pas ex-nihilo, qu'il existe toujours un rapport entre celle-ci et son contexte de production, nous avons pu comprendre que Camille Nkoa Atenga, en jetant un regard attentif sur la femme lance un cinglant démenti sur le mode de fonctionnement social en vigueur dans son texte et au-delà en Afrique et plus particulièrement au Cameroun.

Il s'insurge contre les lois sociales qui font de la femme un être inférieur. La souffrance de Nathalie, celle de sa mère, les conceptions faites sur la place de l'enfant de sexe féminin tout ceci opposé aux différents rôles positifs que jouent la femme dans la société traduisent d'une part l'indignation de l'auteur contre ces préjugés, d'autre part sont une invitation à une prise de conscience des uns et des autres sur la place qui revient à chaque individu dans une société dotée du pouvoir de raisonnement. Il s'agit donc pour Camille Nkoa Atenga de lancer un appel pour la valorisation de la femme. C'est dans cette vision positive de l'auteur que se dégage l'intérêt social de notre travail.

Comme intérêt didactique, en tant que future pédagogue, ce travail pourra être bénéfique dans le domaine de l'enseignement- apprentissage en ce sens que *L'Enfant de la révolte muette* est une œuvre inscrite au programme du Lycée. La perception de l'idéologie que l'auteur véhicule dans son œuvre passe par l'étude minutieuse des thèmes qu'il aborde. C'est ainsi que l'image de la femme qui est un thème essentiel qui ressort de l'œuvre étudiée permet à l'apprenant d'avoir une appréhension de la femme dans la littérature camerounaise. Cette appréhension participe à la formation de son jugement critique afin de ne pas se laisser aux griefs des préjugés sclérosants qui loin d'être un facteur de développement, de rapprochement des individus, contribuent à l'avilissement de la société. Ainsi, l'apprenant, après une lecture réfléchie de l'œuvre de Camille Nkoa Atenga, devrait désormais être capable de fonder son appréhension de la vie sur la base de l'égalité entre les sexes. Il ne s'agit pas d'une égalité mathématique, mais sur la base de certaines valeurs. C'est en procédant de la sorte qu'on pourra arriver à la construction d'une société durable.

Comparativement à la littérature occidentale, l'élève perçoit que l'image de la femme n'est pas abordée de la même manière dans l'univers camerounais. La femme est présentée comme un être marginalisé dans la société mais de plus en plus, son image est aussi rehaussée par les auteurs camerounais qui la présentent comme transmettrice de valeurs morales et sociales.

Ce travail n'est pas seulement bénéfique pour les apprenants mais également pour la société qui y trouve aussi son compte dans la mesure où la littérature est un fait social. C'est-à-dire qu'elle peint les mœurs sociaux en vue de la promotion des valeurs morales. Il sera donc question de penser à une revalorisation de la femme dans la société camerounaise et dans l'humanité tout entière.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

I- CORPUS.

- Nkoa Atenga, Camille (1986) : *L'Enfant de la révolte muette*, Paris, Gid.

II- AUTRES ŒUVRES.

- (1992) : *Betayen Je te hais*. Paris, GIDEPPE.S.A.
- (1995) : Kameroona, *Le hors la loi rebelle*. Yaoundé, Clé.
- (2002) : Malinda *L'Amour sur fond de rêve brisé*. Johannesburg, Sherpa.
- (2003) : *Le Sorcier Signe et Persiste*, Johannesburg, Édition, Sherpa.

III- OUVRAGES GÉNÉRAUX ET LITTÉRAIRES.

- Abena, Dolphine Florence (1991): *The emancipation of Woman: an African Perspective*, Accra Ghana, and University Press.
- Barthes, Roland (1972) : *Le Degré Zéro de l'écriture. Suivi de Nouveaux essais Critiques*, Paris, Seuil.
- Beauvoir, Simone (De) (1976) : *Le Deuxième sexe I*, Paris, Gallimard.
- (2008) : *La femme indépendante : extrait du deuxième sexe*, Gallimard.
- Bolomo, Anne-Marie (1995) : *La Femme chez Mongo Béti*, Paris, Présence africaine.
- Bureau, René(2001) ; *Recherches et études camerounaises*, Yaoundé, Éd Clé.
- Burguière, et Alii (1986) ;*Histoire de la famille*, Paris, Éd Armand Colin.
- Chemain, Roger et Chemain-Degrange, Arlette (1979) : *Panorama de la littérature Congolaise contemporaine*, Paris, présence africaine.
- Chevrier, Jacques (1990) ; *Littérature africaine ; Histoire et grands thèmes*, Paris, Hatier.
- Claude, Pierre et Yves Reuter, (1998) ; *Le Personnage*, Presses Universitaires de France, coll ; Que sais-je ?

- Cornevin, (1991) : *Littérature d'Afrique de langue Française*. Paris, P.U.F.
- Desalmand, Paul (1977) : *L'Émancipation de la femme en Afrique et dans le monde*, Abidjan-Dakar, NEA.
- Dong Aroga, Joseph (2005) : *L'Image de la femme dans Le sorcier signe et Persiste* de Camille NkoaAtenga in Lecture III, CELSY.
- Dubois, Jacques (1920) : *Le Littéraire et le social*, Paris, Flammarion.
- Dumarsais, C.C. (1988) : *Traité des tropes*, Éd. F. Douay-Soublin, Paris, Flammarion.
- Dusabimana, Sylvère, de *la tradition à la modernité : étude du manichéisme discursif dans Noces sacrées* de Seydou Badian. Essai d'analyse sociocritique », Université du Rwanda.
- Freud, Sigmund (1971) : *Malaise dans la civilisation*, Paris, PUF, 1971.
- Fedry, Jacques (2004) : *Lectures choisies sur le devenir de l'Afrique dans le monde*, Yaoundé, Presses de l'UCAC.
- Gaudreault, Maurice « anxiété sociale, compétence sociale, habilités sociales, isolement social, rejet social et retrait social : clarification conceptuelle », Université du Québec à Trois-Rivières, Mars 1998.
- Henriot, Emile (1858) : *Neuf siècles de littérature française*, Paris, Delagrave.
- Henri, Lemaitre (1985) ; Extrait du dictionnaire Bordas de la littérature française, Paris, Bordas.
- Kesteloot, Liliane (1987) : *Anthologie négro-africaine : La littérature de 1918 à 1981*. Verniers, Marabout.
- Laburthe-Tolra, Philippe (1981) : *Les Seigneurs de la forêt : Essai sur le passé, l'organisation sociale et les normes éthiques des anciens bété du Cameroun*, Publication de la Sorbonne, Paris.

- Melone, Stanislas (1971) : *Le Poids de la tradition dans le droit camerounais*, Revue Penant.
- Noah Mbédé, Acitet (2009) : *L'Enseignement des chanteuses camerounaises*, in *La Femme Camerounaise et La Promotion Du Patrimoine Culturel*. Yaoundé, Clé.
- Pallante, Giana (2003) : *Pour une éducation à la mondialité en Afrique*, Yaoundé, Presses de l'UCAC.
- Phillipe, Antoine (1992) : *Droits et coutumes africaines*, in *Mariage*, Edition, Beauchesne, Paris.
- Putnam, Valérie (1989) : « Une étude foucauldienne de la « femme exotique » comme figure pédagogique du désir féminin alternatif dans le roman français de 1747 à 1997 », The University of New Mexico.
- Rey, Alain, (1953) : *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Jean Lamour.
- Sawadogo, Yambangba Alfred (1987) : *La Polygamie en question*, Paris, Editions de Cerf.
- Sartre, Jean Paul (1948) : *Qu'est-ce que la littérature ?*, Paris, Gallimard, 1948.
- Suberville, Jean (1969) : *Théorie de l'art et des genres littéraires n°719*, Paris, Edition de l'école.
- Vierre, Simone (1973) : *Rite, roman. Initiation*, Grenoble, P.U.G.
- Vincent, Jeanne Françoise - (1968) : *Femmes africaines en milieu urbain*, Paris, O. R.S. T.O.M.
- (2001) : *Femmes bété entre deux mondes : entretiens dans la forêt du Cameroun*, Éd Khatarla, Paris. Paris.

IV- OUVRAGES THÉORIQUES ET MÉTHODOLOGIQUE.

- Bélisle, Pierre (1970) : « Sur la critique de Jean –Perre Richard », in *Liberté*, vol.12, no 1.
- Collot, Michel (1988): *Le thème selon la critique thématique* in *Communications*, Paris.
- Fragnière, Jean Pierre : (1986) *comment réussir un mémoire*, Paris, Dunod.
- Gengembre, Gérard : (1996) *Les grands courants de la Critique littéraire*, Éd du Seuil.
- Genette, Gérard (1969) : *Littérature et l'espace*, Paris, Seuil.
- Georges, Lukács (1989) : *La Théorie du roman*, Denoël, Gallimard.
- Goldmann, Lucien (1955) : *Le Dieu caché*, Paris, Seuil.
- (1961) : *Pour une sociologie du roman*, Paris, Gallimard.
- Jean Pierre Richard (1954) : *Littérature et Sensation*, Paris, seuil.
- (1961) : *L'Univers imaginaire de Mallarmé*, Éd du Seuil.
- (1964) : *Essais critiques*, Paris, Seuil.
- (1974) : *Proust et le monde sensible*, Paris, Seuil.
- (1967) : *Onze études sur la poésie moderne*, Paris, Seuil, Pierres Vivres.
- Laramée, (1991) : *Outils et méthodes de travail intellectuels 2* Éd.
- Muchielli, Armand (2009) : *Dictionnaire des méthodes qualitatives en sciences Humaines*, Paris, Armand Collin.
- Rimmon,-Kenan (1985) : « Qu'est – ce qu'un thème ? », *Poétique*, no 64, novembre.

- Tremblay, Raymond Robert (2006) : *Outils et méthodes de travail intellectuels*, 2 Éd.

V- OUVRAGES CRITIQUES ET REVUES.

- Clio. Histoire, femme et Sociétés, (2005) mis en ligne le 08 février.
- Delphy, Christine (1998) : L'Ennemi principal 1, « l'économie politique du patriarcat », Paris, Editions Syllepse, coll. « Nouvelles Questions Féministes ».
- Matthaëi, Julie A. (1985) : *Histoire économique de femmes aux Etats - Unies* ; traduit par l'Américaine Odile Démange ; Lausanne Éd L'âge de l'homme, 8.
- Mbassi, Bernard (1995) : « L'Enfant comme objet de valeur » dans *L'Enfant de la révolte muette*, préface de Robert Nkili, Yaoundé, [CEPER].

-(2005) : « interview de Camille Nkoa Atenga » in Lecture III,

- CELSY.Revue du cercle d'Etudes Littéraires et Sémio linguistiques de Yaoundé (CELSY) (2005), Lecture 3, Yaoundé. P.U.Y.

VI – MÉMOIRES.

- Akamba, Chantal Thérèse (1998-1999) : « Le Personnage de la belle-mère dans les œuvres Génétrix de François Mauriac et *L'Enfant de la révolte muette* de Camille Nkoa Atenga».
- Essono Abomo, Rose (2012-2013) : « Une image évolutive de la femme africaine dans *L'Enfant de la révolte muette* et *Betayen je te hais* de Camille Nkoa Atenga».
- Mendam Ngou, Laure Esther (1999-2000) : « La Condition de la femme dans

Ravisseur».

- Kombou, Mathieu (2004-2005) : « La lisibilité du Personnage féminin dans *Tu*

T'appelleras Tanga de Calixthe Beyala ».

- Kom, Jerry Awa (2012-2013) : « Le féminisme dans *L'Enfant de la révolte muette* ».
- Védas, aryens (1830) : *Lois de Manou*, 1.

VII- Dictionnaires

- Encyclopédie Universalis, 1988.
- Encyclopédia Universalis, Tome II, 99.
- Le Dictionnaire Antidote 8 (2012).
- Le Dictionnaire de recueils et correspondance (2007).
- Larousse de poche 2005, Édition mise à jour.
- Le Grand dictionnaire Encyclopédique Larousse, 1982.

VIII-SITOGRAPHIE

- Histoire du féminisme international com./html externe
- [.http://www.lepeuplequimanque.org/introductionaufeminismepostcolonial-et-gènèse-de-cecourant.html](http://www.lepeuplequimanque.org/introductionaufeminismepostcolonial-et-gènèse-de-cecourant.html)
- <http://www.famili.fr/recherche.php>.
- <http://www.famili/grossesse.4.asp2>.
- <http://fr.wikipedia-org/wiki/sociocritique>.
- URL :[htt//Clio-revue-org/493](http://Clio-revue-org/493) ;DoI : 10.4000/Clio. 493.
- SpeakMemory.p.301/traduction de l'édicallimard.
- www.poulbroffot.net/litterature/critique/espaces-litt.html.

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIERES

DÉDICACE	i
Remerciements	ii
RÉSUMÉ	iii
Abstract	iv
INTRODUCTION GÉNÉRALE	1
CHAPITRE 1 : LES DIFFÉRENTES FACETTES DE LA FEMME	11
11. La femme, un être inférieur à l'homme	11
1.11 Le Patriarcat, fondement de l'infériorité féminine.	12
1.1.2 Les Manifestations	13
1.2 La femme, une victime de la souffrance	16
1.2.1 Nathalie	17
1.2.2 La mère de Jean Marie	20
1.2.3 La mère de Nathalie	21
1.2.4 Les conséquences de la souffrance.	22
1.3 La femme autoritaire : La belle-mère	24
1.3.1 L'influence sur Jean-Marie	24
1.3.2 L'influence sur Nathalie	26
1.3.3 L'influence sur la mère de Nathalie	26
Chapitre 2 : LE RÔLE DE LA FEMME	28
2.1 La génitrice	28
2.2 Une source d'amour indispensable	30
2.3 La femme, transmettrice de valeurs sociales et morales	33
2.4 La femme, source de valeurs intellectuelles	37
2.5 La femme, un symbole de bon sens	38
Chapitre 3 : ÉCRITURE ET SIGNIFICATION	42
3.1 NkoaAtenga et la satire sociale	42

3.2 Camille Nkoa Atenga et la valorisation de la femme	45
CONCLUSION GÉNÉRALE	49
RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES	52
TABLES DE MATIERES	59